

La traversée du Sahara

Bernard Jolivald

20-26 mars 1973

© 1973, 1975, 1996/97, 2014

Avant propos

L'histoire qui suit est une retranscription à peu près fidèle de la traversée du Sahara, en mars 1973. Les noms des lieux et des personnages ont été conservés, les événements ont tous eu lieu. La vie n'étant pas un roman, ce récit a les faiblesses de la réalité ; des situations auraient pu se développer différemment, mais cela ne s'est pas produit. Les relations humaines auraient dû évoluer plus vite, révéler leur complexité. Ce ne fut pas le cas. L'histoire n'est montrée que de mon point de vue, forcément partiel ; elle s'arrête à mon arrivée à Niamey, bien qu'elle se soit poursuivie pendant quelques jours encore, apportant son lot de péripéties, passionnelles et de ce fait dramatisées.

Il n'est pas exclu que ce texte devienne un jour la base d'une autre histoire, où les événements et la psychologie seraient développés comme une fiction. Les événements prendront alors un autre tour, et les personnages auront évolué. Cette ultime réécriture sera pour plus tard...

Pour le moment, il faut prendre pour ce qu'il est, pour une simple histoire comme celles que se racontent les routards, les *world travellers*, lorsqu'il se retrouvent le soir venu à une terrasse de bar, de café ou de restaurant, quelque part dans le monde.

La "Traversée du Sahara" a d'abord été écrite sur des petits cahiers d'écolier à Yrga Alem, une petite bourgade de la province du Sidamo, dans le sud de l'Ethiopie. Elle a ensuite été tapée à la machine à Strasbourg, deux ans plus tard, juste après le retour d'un voyage qui m'avait conduit jusqu'à Hong Kong. L'histoire, qui n'a existé pendant plus de vingt ans qu'à un seul et unique exemplaire, lue tout au plus par une douzaine de lecteurs, a ensuite été reprise en traitement de texte en 1996/97.

bj, mai 1997

I

A LA CROISÉE DES PISTES

Les événements à venir
projetent leur ombre en avant.

(Wolfgang Goethe)

L'aube vient de me jeter à la rue. Il était plutôt prudent de m'évader dès les aurores d'un village de vacances désert où j'avais passé la nuit, couché à même le sol sous une tente de la Protection Civile algérienne.

Un entrelacement de rue rectilignes envahies par du sable roux dessine un plan en damier autour d'une vaste esplanade encadrée de foggara, ces réseaux d'adduction d'eau souterrains typiques de la région, dont les puits encadrent la place. Il n'est pas sept heures. Quelques hommes en djellabas brunes déambulent sur l'immense place d'Adrar. Toutes les cités du désert ont des places immenses. L'espace n'y est pas mesuré.

La lumière du petit matin a délavé le ciel ; une brise tiède soulève de longues lames de poussière aux odeurs mêlées de sable et de crottin qui lèchent les façades ocres des habitations. Dans une heure, les bureaux du poste de police devraient être ouverts. Quelqu'un me renseignera sur les convois qui partiront pour Gao, au Mali, à travers le désert du Tanezrouft.

Je mâchouille un croûton de pain très sec. Une voiture turquoise vient de déboucher sur la place. Ses lignes vaguement aérodynamiques la rendent quelque peu incongrues en ces lieux qui ne voient passer que des camions hors d'âge et parfois une Land-Rover ou un minibus de voyageurs en route vers l'Afrique centrale. Elle tourne plusieurs fois lentement autour de l'esplanade. Quelques valises ont été arrimées sur le toit, et deux ou trois jerricans. Elle est immatriculée en France.

Plus de pain. Il reste une orange. Je décide de faire un petit tour dans les environs, à la recherche du bureau autorités du désert. La promenade fera passer le temps. Ensuite, il ne me restera plus qu'à attendre l'ouverture. Des chèvres me suivent de leur petits yeux fendus en broutant des branches mortes apportées par le vent. Un boulanger relève bruyamment le rideau de fer de sa boutique. Elle est aussi noire que son four.

Je n'ai pas été long à trouver l'Immigration. Elle se trouve à quelque distance de là. Y aller dès maintenant serait prématuré. Si l'on ne sait pas avec qui l'on part, il est inutile d'espérer le visa. Je dois d'abord trouver le transporteur qui consentira à me prendre sur son chargement, par-dessus les marchandises qu'il acheminera de l'autre côté du désert. Un léger feulement de sable : la voiture turquoise se range devant les bureaux.

Il y a trois personnes dedans, deux hommes et une femme. La cabine déborde de sacs de couchage défaits qui dégoulinent par les portières ouvertes et de gourdes en aluminium neuves. Un magnétophone à cassettes dérive dans l'épanchement de tissus synthétique. Le contenu du vanity-case posé imprudemment sur la plage arrière ne va tarder à rôtir. Une montagne de pull-overs multicolores et une boîte de sucre en morceaux éventrée sont calés contre la vitre arrière. Inutile de demander s'ils peuvent m'emmener vers le sud, ils sont déjà bien trop chargés.

- *Tu vas vers Niamey ?* demande la fille.

- *Oui...*

- *Tu peux venir avec nous. On y va en non-stop.*

La proposition est inattendue ; c'est un de ces petits miracles de la route, un de ces coups de chance sans lesquels le voyage ne saurait être ce qu'il est. La minute d'avant, je me demandais encore comment traverser cette succession infinie de cailloux et de sable qui commençait dès les derniers murs de la cité. A El Golea, il y a quelques jours, des voyageurs anglais qui remontaient du Malawi en Range Rover m'avaient prévenu qu'une quinzaine de routards étaient bloqués à Tamanrasset. Une moitié, candidats pour le Sud, attendaient un véhicule pour Agadès. L'autre, leur périple terminé, tentaient de remonter vers l'Europe. Tous hantaient longuement le parc à camion, attendaient vainement aux sorties de la ville tout le jour durant, et se retrouvaient à la tombée du jour au Bar des Amis. J'avais connu ça l'année précédente, alors que je rentrais des rivages de la mer Rouge via l'Afrique centrale. Un couple d'Allemands en minibus m'avaient pris en stop de Tamanrasset à El Golea. J'étais sensé leur servir d'interprète. Les langues vivantes m'ont souvent tiré d'affaire...

La plupart des voyageurs préfèrent passer par Tamanrasset. Les étapes y sont moins longues que par le Tanezrouft, la piste moins monotone que celle du "désert de la soif" où, sur près de mille kilomètres, on roule sans voir âme qui vive, on s'enlise sans fin dans d'impressionnantes congères de sable fin.

Je dévisage les voyageurs. Celui qui conduisait la voiture a une trentaine d'années, un visage émacié de chef scout, poil ras taillé en brosse ; il porte des lunettes de vue à fine monture en or, recouvertes par des faces solaires qui lui font de gros yeux de mouche. Je doute que l'idée de me prendre en stop vienne de lui. Maigre comme un clou et sec comme une trique, il s'appuie contre le mur

du bureau de l'Immigration. L'autre, beaucoup plus jeune, grand et fort, a le visage angélique de ces gamins qui gardent toujours une méchante farce en réserve dans leur sac à malice et qui, l'âge venant, forment la fine fleur des révoltés, le cœur sur la main et parfois le couteau à cran d'arrêt dans la poche. Son bras est tatoué avec une croix et les mots "Ni dieu, ni maître". La fille a la voix douce et les cheveux châtain clair, presque blonds.

D'Adrar à Niamey, la piste la plus directe est assurément celle du Tanezrouft. Les camions n'y circulent qu'en convoi afin de pouvoir s'entraider en cas d'incident. Il en part un tous les quatre ou cinq jours et, si l'Immigration donne son approbation, la voiture devra se joindre au prochain.

- *Qui part quand ?* demande la fille avec une pointe d'appréhension dans la voix.

- *D'après le type du bistrot, le dernier convoi s'est mis en route hier matin, paraît-il. Ce qui nous fait donc...*

Avant que le type aux yeux de mouche ait terminé son calcul, la fille explose :

- *Mais, c'est qu'on doit être à Niamey dans deux jours !*

Selon la voiture et la façon dont elle est équipée, couvrir 2 000 kilomètres sur les pistes les plus dures du Sahara, c'est faire preuve de témérité ou d'inconscience. En dépit de leurs gros pneus, de la puissance de leur moteur, les camions s'enlisent fréquemment et mettent parfois près d'une semaine pour rejoindre la capitale malienne. De toute évidence, la voiture est dépourvue de plaques de désensablement.

- *On a des pelles, rétorque le "chef scout".*

- *Ce sera tout juste bon pour creuser vos propres ornières et vous enliser encore plus. A supposer qu'on vous donne l'autorisation de prendre la piste...*

Le bureau ouvre. Nous passons la moitié du jour à nous rendre d'un office à un autre avant que quelque bureaucrate veuille bien accorder un semblant d'attention aux passeports. J'apprends en lisant les documents à l'envers – je confond aussi la droite et la gauche – que le chef scout s'appelle Porta, et le passager le plus jeune, Claude. J'apprendrais par la suite que c'est le cousin de Mireille, qu'ils appellent Mimi.

Nous avons à faire à une espèce rare d'illettré qui, avec une expression inepte d'élève appliqué, épelle signe par signe chaque nom et chaque adresse.

L'atmosphère est lourde d'une impatience laborieusement contenue.

- *BP 128, c'est votre adresse ?* demande le fonctionnaire.

- *Oui,* répond Claude qui regarde voler les mouches. *C'est la boîte postale.*

J'ajoute finement :

- *Une bien petite chambre...*

Mais le gratte-papier n'entend pas ou ne comprend rien à la plaisanterie. Sa plume gratte laborieusement le papier.

Tampon, tampon et tampon.

Les formalité d'immigration sont terminées. Nous sommes virtuellement sortis du territoire algérien. Reste à le quitter pour de bon, ce qui est une autre affaire.

La fouille de la voiture s'effectue aussitôt devant la porte d'entrée, dans la rue. Le douanier inspecte sans conviction le désordre de la cabine :

- *Vous avez une arme ?* demande-t-il.

- *Pour quoi faire ?* s'étonne Mimi.

- *Certains touristes craignent les serpents et les bêtes du désert. Alors, ils emportent parfois un fusil de chasse ou un petit revolver.*

- *Nous n'avons rien de tel,* assure Porta.

- *Pas même un tout petit revolver ?* insiste le douanier.

- *Si, si !* intervient Claude. *Attendez, j'ai une arme dans la boîte à gants. Je vais vous la montrer.*

Mimi est intriguée et Porta atterré. Tout émoustillé, le douanier trotte derrière Claude. Rien qu'à l'idée d'avoir découvert *la* voiture qui transporte une arme introduite en fraude, il frétille comme un chiot.

- *Là, regarde !* s'exclame Claude. *C'est une arme terrible ça !*

Consternation du douanier qui tripote un décapsuleur en fonte dont le manche protège une lame ridicule, un cure-ongles à peine affûté.

- *C'est une dangereuse arme, ça !* plastronne Claude.

- *Videz la voiture !* ordonne sèchement le douanier.

- *En France,* explique piteusement Porta, *on appelle ça une arme blanche.*

Porta vient de manquer une belle occasion de se taire car le fonctionnaire traduit "arme blanche" par "arme de blanc" ; cette dérive sémantique n'arrange en rien nos petites affaires. C'est que le bonhomme a repris du poil de la bête. Il nous faut maintenant extirper les roues de secours du coffre, étaler dans le sable brûlant l'in vraisemblable capharnaüm de la cabine.

Ah mais ! On s'est payé la tête d'un douanier Algérien ! Ah mais ! Ce n'est plus l'école maternelle, on ne gribouille plus ! Fini, les mouches que l'on regarde voler à travers le bureau avec des airs finauds qui en disent long sur notre arrogance ! Maintenant, c'est lui le maître et videz tout ! Et quand tout sera vidé, il faudra tout vider de tout, les valises de la voiture, les trousse de toilette des

valises, les brosses à dent des trousse de toilette, le contenu du contenant, tout de tout !

Tandis que Mimi dévisse les bouchons des flacons de parfums et d'eau de toilette pour en faire renifler le liquide au fonctionnaire, que Claude bascule les sièges et soulève les tapis de sol, les yeux de Porta, derrière ses verres teintés, crépitent de colère. Le regard qui tue. Que de temps perdu !

Mimi essaye d'amadouer le douanier. Elle tente le grand jeu, l'offensive de charme comme dans les films indiens, pose sirupeuse, regard mouillé et battements de cils. Il ne lui manque que le khôl autour des yeux et peut-être quelques unes de ces rondeurs tant appréciées sous ces latitudes.

- *Vous connaissez Paris ?* miaule-t-elle. *C'est joli. Ça vous plairait...*

Ce jeu de scène très appuyé fait fondre l'intransigeance la plus martiale. Il ne nous reste plus qu'à tout rentrer dans tout, tandis que le douanier fait à son tour du charme à Mimi. C'est bientôt une voiture parfaitement rangée et ordonnée qui se présente à la police des piste.

C'est le moment de vérité. Ces messieurs sont sensés vérifier si la voiture est en état de supporter la dure épreuve de la traversée saharienne, et si l'équipement obligatoire pour une telle expédition n'a pas été négligé. La moindre fuite d'huile serait éliminatoire, des réserves d'eau ou d'essence insuffisantes aussi. Un officier affable fait le tour du véhicule et l'inspecte d'un œil averti.

- *Combien de litre d'essence en tout ?* demande-t-il.

- *Cent quarante, réservoir compris,* répond Porta.

- *C'est un peu juste, mais ça ira. Au besoin, les camionneurs vous viendront en aide. Et l'eau ? Vous avez combien de jerrycans ?*

- *On a tout en bouteilles d'un litre et demi. C'est de l'eau minérale...*

Cette révélation laisse l'officier perplexe. Ailleurs que dans jerrican, de l'eau n'est pas vraiment de l'eau.

- *Faites-moi voir ça...*

On lui montre dans le coffre, sous une couche de vêtements et de sacs mous, quelques cartons d'eau en bouteilles bleues. Il y en a une cinquantaine de litres, un peu moins peut-être car quelques une, écrasées et fissurées par les cahots du voyage, perdent du précieux liquide. Un carton complètement mouillé menace ruine.

- *Vous avez calculé vos quantités d'eau et d'essence au plus juste,* estime le policier. *Vous ne pouvez pas traverser le Tanezrouft avec ça. A la saison chaude, il faut compter dix litres par jour et par personne. Actuellement, ce ne sont pas les grandes chaleurs, bien sûr, mais il y a quand même un minimum à respecter.*

Il tourne autour de la voiture, l'examine de bas en haut. Surtout le haut.

- *Et pour désabler, vous avez quoi ?* interroge-t-il en cherchant des yeux la paire de caillebotis qui devrait y être arrimée, ou au moins de solides planches.

- *On a deux pelles, là sur le toit,* dit Porta.

- *Vous vous amusez quand vous serez ensablé jusqu'au bas de caisse,* promet-il. *Je vous souhaite bien du courage. Vous n'avez pas intérêt à quitter la piste, parce que je ne crois pas que vous vous en sortirez tout seul.*

Il demande maintenant à voir l'outillage. Hormis une de ces troussees toute prête que l'on trouve à bas prix dans les supermarché, rien. Les pièces de rechange se limitent à quelques courroies, un filtre à air, des bougies... Les pièces fragiles, comme les cardans ou les pignons de boîte de vitesse, desquelles une défaillance est toujours à redouter, ont été omises, plus par ignorance que par négligence. Pour la police des pistes, l'équipement laisse à désirer.

Alors Porta promet tout : d'acheter des bidons pour l'eau au souk voisin, d'en trouver deux pour l'essence chez un garagiste, de se procurer quelque part une paire de planches. Pour l'officier, ce n'est pas suffisant :

- *Votre voiture n'est pas du tout préparée pour les pistes. Une Citroën GS, on n'a jamais vu ça par ici. Le Tanezrouft, il ne faut pas y compter, aucun camionneur ne voudra vous remorquer. La piste du Hoggar est plus carrossable, il y a plus de monde aussi. Vous serez plus facilement aidé. Elle est aussi plus touristique,* ajoute-t-il.

Mimi Claude et Porta sont atterrés. La piste du Hoggar, parallèle à celle du Tanezrouft, implique un détour considérable, car il faut d'abord se décaler de plusieurs centaines de kilomètres vers l'est avant de bifurquer vers le sud. Claude ergote sur les délais impartis, Porta sur les moyennes infernales qu'il va devoir soutenir, quant à l'aspect touristique de la route, c'est bien la dernière de leurs préoccupations. La route par Tamanrasset pourrait bien être la plus rapide car il n'est pas nécessaire d'attendre la formation du convoi. Nous pourrions être à Niamey dans une dizaine de jours, tout au plus...

- *On n'est pas obligé d'attendre les camions,* propose Claude, à l'écart du policier. *On se tire à la nuit tombée en contournant la barrière, ni vu ni connu, et on prend la piste !*

- *Les flics nous entendrons,* rétorque fort justement Porta. *De toute façon, quand ils ne verront plus la voiture au petit matin, et que notre passage n'aura pas été signalé à In Salah, ils découvriront notre subterfuge et risquent de ne pas apprécier. Et sans l'aide des camionneurs et sans moyens pour désabler, nous n'irons pas loin. En prenant par l'autre route, on peut être à Reggane ce soir, à Tamanrasset demain, à Agadès ensuite...*

- D'Agadès, je connais bien la piste vers Niamey, par In Gall. Dans le temps, je manœuvrais des bulldozers dans les mines d'uranium d'Arlit.

Le crépuscule est déjà avancé lorsque nous nous lançons sur la piste vers l'est, sous l'œil médusé du planton qui relève la barrière. Des voitures aussi mal préparées, il n'a pas dû en voir passer souvent.

80... 90... 100... 80... 100... La piste est rapide. Le sable gronde sous les roues. Le visage fermé, Porta joue du volant, des pédales et du levier de vitesse pour éviter les nids de poule, avaler les dos d'âne et les cassis. Mimi et Claude sont heureux. A cette allure, la transsaharienne s'annonce aussi plaisante qu'un circuit touristique.

- T'es arrivé comment, à Adrar ? me demande Mimi.

- Jusqu'à Timimoun, l'auto-stop marche bien. La route est goudronnée, il y a de la circulation et les gens prennent facilement. Ensuite, c'est moins évident. Je suis resté bloqué un moment à Timimoun. Le premier jour, j'en ai profité pour visiter les lieux.

Pierre Benoît faisait partir de cette bourgade, pour Fort Miribel, les héros de *l'Atlantide* avant qu'ils n'aillent se jeter dans les bras d'Antinéa, la sanglante reine du désert. C'est aujourd'hui une jolie petite ville, construite en sable, avec des ruelles ombragées.

- Après, il a fallu trouver un camion. Je me suis placé près de la pompe à essence. J'ai mis quelques heures avant de me rendre compte que tous les camions remontent vers Colomb Béchar. Un soir, j'ai étudié la carte : avant de reprendre vers le nord, les camions rejoignent un embranchement en "T", à une vingtaine de kilomètre d'un lieu-dit Charouine. Je me suis dit que là, avec un peu de chance, je devrais voir passer des camions allant à Adrar.

C'est ainsi qu'après avoir persuadé un transporteur de me déposer à cet embranchement, je me retrouvais le matin suivant, assis sur le sable aux confins du Grand Erg Occidental, à quatre vingt dix kilomètres de la première maison, riche seulement des deux litres d'eau qui chauffaient dans ma gourde.

Un vent fort balayait le désert et une grosse mouche venue de nulle part faisait bourdonner l'air loin autour d'elle. J'étais seul et libre, pour autant que l'on puisse se sentir libre en un lieu qu'il m'était impossible de quitter sans le secours d'autrui. J'occupais le centre d'un horizon circulaire. Je m'amusais à imaginer que j'étais le dernier humain de la terre, ou le seul habitant d'une planète lointaine. Ces jeux d'esprits aidaient le temps à passer. Ce fut d'ailleurs, pendant une durée que je ne saurais estimer, la seule chose qui passa.

Des falaises vibraient sur la ligne d'horizon et à mes pieds la mouche, ma seule compagne, butinait avec componction le crâne blanchi d'un mouton. A ma droite et à ma gauche, l'interminable ruban noir de la route divisait l'immensité.

Je m'étais éloigné de quelques centaines de mètres du croisement, afin qu'un transporteur ne soit pas tenté de me ramener vers Timimoun ou pire, vers le nord. Le vent projetait des pelletées de sable en travers du goudron. Par moment, recouverte de vagues blanches, la route devenait une rivière minérale au cours rapide et changeant.

Un mugissement lointain s'élevait quelque fois ; un camion venu de Colomb Béchar s'en allait d'où je venais. La réserve d'eau s'amenuisait. Un panneau en fer portant la mention "Gravillons" dispensait une ombre large comme la main. La mouche s'intéressait maintenant à mon visage. Impossible de l'éloigner. A peine chassée, elle revenait obstinément s'abreuver aux commissures des lèvres ou des paupières. Au milieu de l'après-midi, un camion bifurqua vers Timimoun. La mouche avait fini par se faire oublier et le soleil entamait sa descente vers l'horizon. Un grondement sourd s'éleva. Mais au lieu de se perdre vers l'est, comme les autres fois, le vacarme grossissait. Le camion dépassa le croisement sans quitter sa trajectoire.

L'engin était gigantesque. Sa masse noire roulait et tanguait comme un navire. Une passerelle en fer, semblable au bastingage d'un tanker, en faisait tout le tour à une étonnante hauteur. L'énorme moteur perché sur des roues plus hautes qu'un homme, transmettait aux tôles des vibrations infernales. C'était un Willème, un camion de pétrolier dont la cabine, accessible par une échelle élevée, abritait quatre personnes. Je grimpais en haut de l'échelle ; deux paires de bras me hissèrent ensuite à bord de ce véritable vaisseau du désert.

- Il faut être jeté pour faire du stop ici, maugréa le conducteur. Et à mon avis, celui qui t'a déposé là l'est encore plus.

J'étais parfaitement de leur avis, bien qu'à mes yeux, seule le résultat compte. Je contemplais maintenant le désert de haut. Il y avait de l'eau fraîche à bord. A la nuit tombée, j'arrivais à Adrar.

- Personne ne m'aurait pris, vous m'auriez trouvé sur le bord de la route.

- Rien ne dit qu'on se serait arrêté...

La voiture bondit et rebondit comme un lapin, boit l'obstacle en douceur. Calé dans un nid de tissus synthétique, je goûte le confort de la course. La boîte de vitesse émet un sifflement suraigu et modulé. La chaleur et le stress me plonge dans une douce euphorie. Les plaintes du moteur se transforment soudainement en une symphonie mécanique qui fuse sur les registres variés, emplissant l'air de longues sonorités stratifiées.

Un coup sourd sur le toit interrompt brutalement la musique des sphères. Sans aucun doute, la galerie s'est effondrée. Porta réduit la vitesse, freine avec précautions. Les quatre bras en aluminium qui soutenaient la galerie ont cédé ; l'un d'eux a arraché un tenon. Dans son mouvement pivotant, elle a enfoncé le toit. Sur une voiture récente, ça fait peine à voir. Contrarié par l'incident, Porta

fouille fébrilement dans le coffre, en extrait la boîte à outils et choisi une clé. Il faut resserrer les boulons sans perdre de temps, car le crépuscule est déjà bien avancé.

Encore une cinquantaine de kilomètres, et Reggane est en vue. Deux pauvres ampoules suspendues dans la nuit balisent cette pauvre bourgade endormie que l'expérimentation des premières bombes atomiques françaises a fait entrer dans la sinistre histoire des armes de destruction massive.

Un raclement sous la voiture : la GS s'immobilise sur un lit de sable. C'est notre premier ensablement. Claude et Porta dégagent énergiquement le châssis à mains nues, achèvent énergiquement la besogne à grands coups de pelle, remontent sans mot dire dans la cabine, et c'est reparti. Trois minutes chrono d'immobilisation, c'est à peine un incident de parcours. Mais déjà, la batterie donne des signes d'inquiétude. Elle ne charge plus. Nouvel arrêt. Claude et Porta tripataouillent savamment le système électrique. Pas question d'aller dîner. Il n'y a pas de nourriture à bord et, faute de temps, nul ne songe à rechercher un petit restaurant dans la ville qui dort. Mimi et moi, nous restons dans la cabine. La lumière jaune de l'éclairage public nimbe ses cheveux d'or.

Des jurons venus du dehors se mêlent parfois aux aboiements sporadiques d'un chien insomniaque.

- *Qu'est ce que vous allez faire à Niamey ?*

- *Claude va retrouver sa petite amie et moi, je vais voir un copain. Mon fiancé, ajoute-t-elle. Je me suis fais porter malade pour quinze jours, c'est pour ça qu'on est pressé. Je rentrerai en avion.*

- *Avec le hâle que tu vas prendre dans le désert, tu auras du mal à faire croire au travail que tu as passé deux semaines enfermée dans une chambre...*

- *La surprise pour François – c'est mon fiancé – ce sera de me voir arriver par la route. Il ne s'y attend pas. D'ailleurs, il n'aurait jamais voulu que je me lance dans une telle aventure.*

- *Et l'autre, Porta, c'est aussi pour une fille qu'il court ?*

- *Oh lui, répond-elle avec un brin d'exaspération, il s' imagine naïvement qu'après tout ce qu'il aura fait pour moi – il a quitté son boulot, il casse sa voiture et on vit une aventure exceptionnelle– je vais me jeter dans ses bras, éblouie, conquise et éperdument amoureuse.*

- *Il faut reconnaître qu'il fait fort. Ça ne court pas les rues, des types qui, spontanément...*

- *Spontanément ? sursaute-t-elle. C'est que ça n'a pas été si facile ! Il ne voulait pas ! J'ai monté la pression jusqu'à ce qu'il cède !*

Un ange passe.

- *Finally, tu es quand même contente qu'il ait accepté ?*

- *Alors là, si tu savais combien je m'en fiche ! J'ai obtenu ce que je voulais. Point. Non mais, tu me vois en ménage avec ce zombie ?*

Ça phosphore sous le capot. A la lueur des torches électriques, c'est à qui décèlera la panne. Ils la découvriront sans doute, car ce ne sont pas les supputations qui manquent ; un malheureux coup du sort veut que cette panne ne fasse pas partie de celles qui se produisent communément. Après moult tests ponctués de quelques électrocutions bénignes, il s'avère qu'un fusible a rendu l'âme. Il faut le remplacer. L'équipage a recours à l'efficace "technique fil de fer" qui a fait ses preuves toute l'Afrique. Un pontage sommairement bricolé fera l'affaire, et tant pis pour les surtensions !

La journée a été stressante. La raison commande donc de dormir. Mimi, Claude et Porta se serrent tant bien que mal dans la voiture après avoir incliné les sièges. Pour ma part, je préfère dérouler le sac de couchage à même le sol. J'ai toujours préféré les grands espaces aux boîtes à sardine.

- *T'as pas peur des scorpions ?* demande Mimi.

- *Les bêtes sont mes amies.*

Loin des lumières parasites des grandes villes, qui éteignent les cieux et refoulent les astres dans une terne obscurité, la voûte céleste a ici une profondeur qui stimule la perception de l'infini. La Voie Lactée scintille de myriades de petits feux et trace une avenue de lumière à travers le ciel. bercé par le vent tiède du désert, je laisse resurgir un souvenir de voyage qui me ramène de l'autre côté du continent, à quelques jours de marche de la mer Rouge, aux confins de l'Erythrée et du Soudan.

Un matin caniculaire de novembre, j'avais projeté une excursion à pied dans le désert de Nubie afin de rencontrer des tribus Hadendoha, un peuple étrange, très beau, aux yeux de braises et aux membres découplés que les Anglais avaient surnommés Fuzzy Wuzzy. Les hommes portent une abondante chevelure crêpée, presque sphérique, avec des mèches lestées par des boules d'argile. Ils doivent leur démarche altière à la longue épée à lame souple qu'ils portent posée contre leur nuque, les deux bras reposant à chaque extrémité. Les Hadendoha conduisent leurs chameaux dans de profondes vallées lunaires où ne poussent que quelques épineux. Les femmes aux fins bras nus sont drapées dans un tissu rouge ou ocre raidi par la poussière.

Je traversais des huttes éparses que des branchages hérissés d'épines acérées protégeaient des fauves. Des gamins s'enfuyaient. Une tente de bédouin avait été dressée au creux d'une légère dépression. Le maître des lieux, qui avait sans doute repéré ma silhouette de fort loin, se tenait debout et m'attendait.

D'un geste mesuré, il fit signe à une femme d'apporter le thé. Une autre, plus jeune, époussetait les abords du campement. L'habitation s'ordonnait autour du

foyer. Le bédouin me fit asseoir sur le rebord d'un lit en cordes de sisal. Par dessous la voilure tendue de la tente, qui ne touchait jamais le sol, je ne voyais d'un bourricot que les quatre pattes, et la longue corde qui le retenait à un piquet. Quelques chèvres broutaient une herbe rare brûlée par le soleil. Le rire cristallin des enfants qui jouaient à proximité se mêlaient au murmure de la brise qui gonflait la tente d'une respiration irrégulière. La femme revint avec le thé. Elle était vêtue d'une robe longue en cuir brun rehaussée d'innombrables rivets en argent. Ses poignets et ses bras, au-dessus des coudes étaient ceints de lourds bracelets ornés de boules et de fils torsadés. Un châle également clouté d'argent ne laissait dépasser que des petites mèches en accroche-cœur. Elle portait, réunies à son ceinturon par un fil, une collection de bagues serties de pierres colorées. Dans le silence et la sérénité des lieux, le bédouin me présenta sans dire un mot d'autres trésors dont il gratifie ses épouses.

Le thé était prêt. La femme remit la théière à son mari. La singularité de la rencontre, mon éloignement aussi insolite qu'inattendu de la ville, incitait la femme à me dévisager longuement. Le bédouin emplit deux coupes d'un thé âcre fait avec l'eau conservée dans une outre en peau de chèvre. Je compris à un geste, à un regard, qu'il attendait que je lui indique où j'allais. Je lui désignais, dans les turbulences de l'horizon, un sémaphore qui tortillait dans un flot d'air incandescent. La ligne de chemin de fer de Port-Soudan passait par là-bas. Elle était mon fil d'Ariane pour revenir à Kassala. Une ombre dans son regard exprima l'étonnement qu'il éprouvait. Peut-être pensa-t-il que je marcherai ainsi jusqu'à la mer, distante de quelques jours de marche.

Il siffla tout à coup entre ses doigts. Personne n'y accorda d'importance, et je fus tenté de penser que j'avais été le seul à l'entendre. L'incongruité de cet appel strident avait quelque chose de profondément irrationnel. Une, puis deux, puis plusieurs souris au pelage bleu argenté accoururent du désert et se glissèrent sous la tente. Mon hôte en ramassa délicatement quelques une et m'en donna deux ou trois en souriant. Pas du tout effarouchées, les souris furent en toute confiance, se glissaient entre nos doigts, grimpaient sur nos épaules. L'une d'elle fit un brin de toilette au creux de ma main. Elles partirent ensuite. Je les aperçu un moment encore, explorant quelques touffes d'herbe jaunies. Elles se déplaçaient par courses brèves puis s'immobilisaient, bondissaient de ci de là et repartaient. Elles se confondirent bientôt avec l'immensité.

Le bédouin se leva, désigna de nouveau le sémaphore au loin qui semblait maintenant flotter dans les turbulences l'air. A mon tour, je montrais le point, décrivant ensuite un arc de cercle qui ramenait jusqu'à la ville, invisible derrière la butte de sable. Il comprit que ce n'était qu'une excursion d'un jour.

Un claquement. Mes rêveries interrompues... La portière de la voiture s'ouvre. Un fantôme s'agite, rampe par-dessus Mimi. La voiture accouche mollement d'un Claude qui se dégage à grand peine du textile avant de se perdre dans la nuit. Je le vois revenir après quelques instants.

- Pourquoi ne pas dormir dehors au lieu de t'enfermer dans cette boîte en fer blanc ?

- Ce n'est pas l'envie qui me manque, répond-il à voix basse. Mais Mimi seule avec Porta, tu imagines le cirque ? Il l'importunerait jusqu'au lever du jour !

- Elle n'a qu'à sortir elle aussi. Il y a assez de place dans le désert.

- Tu n'y penses pas ! Elle a une peur bleue des scorpions. Elle ne fermerait pas l'œil de la nuit !

** * * * **

II

MILLE KILOMÈTRES EN CE JOUR

A chaque kilomètre
Chaque année
Des vieillards au front borné
Indiquent aux enfants la route
D'un geste de ciment armé.

Jacques Prévert

Cinq heures. Un concert d'aboiements sonores et de cris de coqs qui s'égosillent retentit dans l'air immobile. Un bourricot braie longuement en contrebas, au fond dit desséché d'un oued encombré de détritrus ; son hennissement s'achève dans un grincement de poulie puis meurt dans un lamentable raclement. On devine l'autre versant d'un vallon pelé, dissimulé par un écran de palmiers dattiers, les murs déliquescents de Reggane. Les premiers feux du jour diluent la fraîcheur de l'aube.

Mon sac de couchage est roulé depuis longtemps lorsque le petit monde de la voiture se réveille à son tour. Il faut réorganiser la galerie, remplacer les jerrycans en fer, bien trop lourds, par les cartons d'eau minérale. L'inertie réduite de ce chargement ménagera les bras en aluminium.

Nous nous annonçons deux heures plus tard à la police d'Aoulef, intriguée de voir une voiture comme la nôtre sur cette piste. Des escarpements noirs bordent, au nord, la plaine du Tidikelt. Ce sont les contreforts du Tademaït, un lugubre plateau de silice noire, balayé en permanence par un vent qui souffle volontiers en tempête, soulevant une houle pulvérulente qui s'écrase contre le pare-brise et dégouline avec la fluidité de l'eau. Les pierres éclatées par le gel sont autant de lames tranchantes qui lacèrent les pneus les plus durs et abîme le dessous de caisse. De hauts rails de chemin de fer planté dans le sol, surmonté d'un petit fanion en fer blanc, balisent ces lieux hostiles. La piste ravinée, encombrée de grosses pierres, moins carrossable qu'un torrent de montagne, a incité les usagers à rouler à l'écart. De temps en temps, un panneau érodé, à peine lisible, rappelle en arabe et en français que perdre ces poteaux de vue, c'est courir le risque de s'égarer et de mourir de soif.

Depuis quelques semaines, un ruban d'asphalte a tracé un trait définitif sur cette page de l'aventure saharienne. Une interminable noria de camions-citernes chargés de bitume quitte chaque jour Hassi-Messaoud, fait vibrer les rempart de sable encore chargés des légendes atlantes de Fort Miribel, traverse le Tademaït en douceur et rejoint un chantier à la hauteur d'In Salah, où le chargement est déversé sur la route en construction.

Inexorablement, la nouvelle route pousse à travers le désert ; belle et régulière, chatoyante sous le feu du soleil, elle se faufile à travers les dunes blondes, file droit à travers les cailloutis du reg et se rapproche tous les jours un peu plus du massif du Hoggar. Bientôt, se rendre à Tamanrasset n'aura plus rien d'extraordinaire. Le ruban d'asphalte atteindra ensuite la petite ville frontrière d'In Guezzam, loin dans le sud. De leur côté, les Nigériens se sont engagés à continuer la route jusqu'à Niamey.

Des barils en tôle cabossés, lestés de béton, renversés ça et là, et des épaves de pneus, une ferraille parfois, nous guident à travers la plaine du Tidikelt. La galerie semble tenir et le moteur tourne régulièrement. Mimi écoute la voix céleste de Danièle Licari qui interprète le concerto de Saint-Preux. Le dépouillement de la musique s'ajoute à celle du désert. Une expérience enrichissante pour mélomane migrateur.

Nous arrivons à In Salah. La plupart des voyageurs aiment s'attarder dans sa magnifique oasis, profiter de l'ombre fraîche des palmiers pour se reposer quelques heures avant de reprendre la route. La quiétude qui y règne favorise la paix intérieure.

Mais pour nous, les voraces du kilomètres, les allumés de la moyenne, pas question de se laisser envoûter par la magie d'une oasis, fut-elle l'une des plus belles de la région. La route est là qui nous attend. Nous achetons quelques kilos d'oranges sans même marchander le prix, notre unique nourriture pour les temps à venir, puis nous faisons le plein. Après quoi nous démarrons en direction d'un embranchement d'où l'on bifurque enfin vers le sud.

Nous laissons derrière nous l'oasis dont les frais palmiers dessinent une longue frise au-dessus des murs de sable, les rues étroites qui se partagent entre l'ombre et la lumière, parcourent des silhouettes sans âge drapées dans des djellabas.

- *A partir de là, m'annonce Porta, comme t'es le seul à connaître la route, c'est à toi de jouer.*

Après Agadès, c'est Claude qui héritera de cette lourde charge.

- *Alors ? coasse Porta.*

Je justifie aussitôt ma charge toute récente de guide saharien :

Ben... Faut aller tout droit...

Il doit bien y avoir quelque part une bifurcation vers Ghadamès et Djanet, mais on le temps de voir venir... Nous avons une bonne vieille carte Michelin à grande échelle qui nous tirera toujours d'affaire.

Quelques souvenirs de voyage me reviennent à l'esprit :

- Il existait une mer de sable à vingt-cinq kilomètres au sud de la ville...

A l'endroit indiqué, la piste est d'une tenue irréprochable. La voiture passe en coup de vent, soulevant un nuage de poussière. Sur le bas-côté, un petit bulldozer entretient la piste en traînant derrière lui un chapelet de vieilles roues qui nivelle le sol. Quelques palmiers doum en forme d'éventail et une petite maison parfaitement cubique forment la minuscule oasis de Tadjemout, nichée à l'ombre d'une falaise élevée.

Nous arrivons rapidement à l'entrée des profondes gorges d'Arak, dans les montagnes du Mouydir. La route serpente entre deux sombres murailles de roches volcaniques. Quelques gouttes de pluie éparses tombent sur les touffes d'alfa qui parsèment le défilé. A ce train là, nous serons à Tamanrasset bien avant l'heure prévue. Je me souviens que, dans les gorges, la route réserve quelques surprises.

- Fais gaffe Porta, pour autant que je me souviens, il y a quelques virages bien serrés qui nous attendent.

Je ne suis pas sûr d'avoir été entendu. Nous longeons maintenant un profond ravin qui domine le lit caillouteux d'un oued. Mon conseil mal écouté nous vaut à tous de belles poussées d'adrénaline, surtout lorsque les roues s'accrochent désespérément au bord du vide, projetant des pierres qui n'en finissent pas de dégringoler. Par un adroit jeu de jambes sur les pédales assorti de judicieuses torsions des avant-bras, Porta ramène la voiture dans le droit chemin, jusqu'au moment où le vide interrompt de nouveau le spectacle grisant de la piste qui défile à toute vitesse.

- Tu devrais faire des rallyes, Porta ! lance Claude.

Insensible à la flatterie, notre chauffeur cherche maintenant à éviter les gros cailloux traîtreusement semés à la sortie des virages, en évitant de grimper sur le talus qui offre une alternative moins risquée que la chute dans l'oued. Porta freine en catastrophe. Réflexe purement touristique : il vient d'apercevoir quelques touaregs qui espèrent vendre une tacouba, le glaive targui, et des articles en cuir repoussé. Porta n'achète rien et redémarre en trombe, dépassant d'autres "hommes bleus" qui cheminent le long de la route.

A la sortie des gorges, une équipe de cantonniers nous gratifie d'une volée de cailloux et de pierres. Quand on sait l'avantageuse surface vitrée qu'offre la plage arrière, inclinée à souhait pour recevoir une pluie de parpaings, on comprendra aisément la férocité avec laquelle Porta enfonce l'accélérateur. La vitesse excessive de la voiture, l'épais nuage de poussière qui enveloppe tout

derrière nous, ne nous laissent guère le loisir de nous interroger sur les causes de l'agressivité soudaine dont nous fumes l'objet. Les ouvriers sont encore environnés de nos pulvérulences lorsque le pneu arrière droit se dégonfle . Nous sommes heureusement sur l'autre versant de la côte, cachés à leur vue.

Grâce à une division des tâches parfaitement orchestrée et à une organisation sans faille du travail, la roue de secours est mise en place tandis nos assaillants se remettent tranquillement à l'ouvrage, ignorant que leur cible mouvante est immobilisée à un jet de pierre de là.

Dix minutes après, le même pneu crève de nouveau. Nous installons la deuxième roue de rechange. Des oranges tièdes stimulent notre ardeur au travail.

- *Il faudra faire réparer les deux pneus à Tamanrasset, décrète Porta. Si on crève une fois encore, on est mal.*

- *Mais on va perdre un temps fou !* objecte Mimi, qui n'a manifestement pas mesuré les funestes conséquences d'une autre crevaision.

Il recommence à pleuvoir. De lourdes gouttes claquent sur la carrosserie ; les petites explosions liquides projettent un mélange scintillant d'eau et de poussière, creusent des petits cratères. L'eau plaque le tissu de nos tee-shirts contre la peau. Il ne faut que quelques impacts pour révéler les détails les plus féminins de Mimi.

- *Je suis sûre que c'est infesté de scorpions et de serpents,* murmure-t-elle en jetant des regards inquiets vers les buissons et les grosses pierres.

La voiture est de nouveau en état de reprendre la piste. Nous devrions atteindre Tamanrasset à la nuit si tout se passe bien, ce qui est loin d'être certain. Le crépuscule projette une ombre rapide sur deux masses rocheuses qui, derrière nous, marquent les portes des gorges. Des lapins de garenne s'enfuient dans la lumière des phares. Cette faune éveille les instincts de prédateur de Claude :

- *Le prochain, on se le fait !*

- *On en fera quoi ?* s'insurge Mimi. *On n'a rien pour le préparer, ce serait une tuerie gratuite !*

En voilà un qui se jette dans le double pinceau des phares ; affolé, il galope dans la lumière en évitant l'obscurité des bas-côtés. Claude est déchaîné :

- *Accélère Porta ! Passe-lui dessus !*

- *Laissez-le vivre !* beugle Mimi.

Une illumination soudaine fait comprendre au lapin que son salut se trouve sur les côtés. Evitant de justesse le pare-chocs, il se jette dans l'ombre épaisse où il disparaît aussitôt. J'en déduis aussitôt le postulat suivant :

- *Le lapin est soluble dans la nuit.*

Porta s'arrête. Prétextant une chasse au lapin au couteau de jet, Claude et moi nous nous dégourdissons les jambes dans la plaine. Les lapins, eux, ne nous ont pas attendus. Nous n'en voyons plus un seul.

Vers In Ecker, village que nous n'identifions qu'à deux ou trois ampoules nues flottant dans la nuit, un bout de route goudronnée pourrait laisser croire aux âmes mal informées que nos difficultés sont terminées et que la mythique cité de Tamanrasset n'est plus qu'à quelques tours de roue, à une poignée de kilomètres que nous avalerons dans l'euphorie générale.

Il n'en est rien. Seule une base militaire voisine justifie cette bonté des ponts et chaussées locaux. Après une trentaine de kilomètre de route confortable, utilement stratégique et logistique, plus rien ! Plus rien sinon la piste rocailleuse qui mène à une construction en ciment, une sorte de petit mausolée érigé au milieu d'un rond point, dont le crépis blanc se voit de très loin.

Il est au beau milieu d'un croisement ; difficile, en pleine nuit, de déterminer la route à prendre. Un campement se trouve à droite. On distingue les formes lourdes de poids-lourds hors d'âge, dont le compteur accuse l'équivalent d'un trajet Terre-Lune, quelques camions-citernes de la Sonatrach, deux Land-Rover garées de part et d'autre d'une tente de camping. La foule. Il y aura bien quelqu'un pour nous renseigner.

Une femme, la cinquantaine sèche et bourgeoise, vient à notre rencontre. Elle est accompagnée d'un adolescent vapoureux aux cheveux bouffants qui semble flotter derrière des verres de lunettes hexagonaux bleutés. Je reconnais là un spécimen particulièrement représentatif de la faune qui, en ces temps-là, hantait les boîtes et les drugstores. Longtemps avant le premier des consternants Paris-Dakar, les pistes sahariennes étaient déjà devenues l'annexe des derniers salons parisiens.

Nous demandons la route. Le gamin pousse un soupir, ses mots se cherchent, les syllabes font du patte-en-l'air avant de s'enliser dans le vague de sa pensée. Nous ne sommes pas sortis de l'auberge. La bourgeoise ne dit rien. Elle ne doit pas savoir. Où alors nous ne sommes pas du même monde. Elle bougonne finalement quelques mots puis tous deux s'en retournent vers les Land-Rover. Un routier algérien sort de l'ombre, un sandwich à la main :

- Le chemin pour Tam ? C'est par là, vers la petite lumière, tout là-bas. Vous la voyez ?

Oui, on la voit.

- Mais...

Y aurait-il un mais ?

- Il y a le marabout. Il faut en faire trois fois le tour, sinon vous risquez le mauvais sort.

On se disait aussi que ce mausolée ne pouvait pas être là sans raison. Le routier nous raconte quelques horreurs, de celles que promettent les chaînes de Saint-Antoine à ceux qui refusent de la faire suivre, mais adaptées au goût local. On a droit à la voiture dans le ravin, aux morts de soif et autres balivernes du même goût.

- *C'est un danger public, votre marabout, fait remarquer Claude. Il faudrait le raser.*

- *Démolir le marabout de Moulay Hassan, ce saint homme ? Impossible !*

Porta commence à s'impatienter :

- *Ce n'est pas tout, il faut y aller.*

- *Sans oublier de faire trois fois le tour du marabout, rappelle Claude.*

- *Pas le temps, répond sèchement Porta. On y va !*

- *Mais on est obligé, insiste Mimi. Tout le monde respecte la coutume.*

- *C'est des blagues. On n'a pas que ça à faire.*

- *On a eu que des emmerdements jusqu'à maintenant, renchérit Mimi. On a même plus de roue de secours, on ne peut prendre aucun risque ! Il faut faire le tour du marabout !*

- *Mimi a raison, dit Claude, qui ne cultive certes pas la pensée magique, mais que cette coutume amuse.*

Fulminant d'une rage contenue, Porta entame le premier tour.

- *Un ! hurle toute la voiture en chœur.*

Aussi serré que le permet le rayon de braquage, Porta se lance dans la deuxième révolution.

- *Deux !*

- *Vas-y Porta ! Encore un ! Encore un !*

Du campement, les camionneurs algériens, nigériens et nigériens suivent attentivement le manège. Nous ne l'affirmerions pas, car la nuit estompe leurs silhouettes, mais ils ont l'air de bien s'amuser. Dans la voiture, l'ambiance n'est pas triste non plus :

- *Trois ! C'est bon Porta, on est protégé par le marabout ! On ne risque plus rien !*

- *Bon, ça va maintenant, râle Porta.*

A faire le tour des vieux os du saint Moulay Hassan, nous ne savons plus exactement où nous en sommes. Il y a bien une lumière au loin, mais comme il y en a aussi une dans le sens opposé, et une autre encore, un doute nous saisit. Pas question de se donner de nouveau en spectacle aux camionneurs. Nous votons

démocratiquement la route à prendre à main levé. Grand est notre soulagement quand, après une heure de route, rongés par le doute et l'incertitude, nous nous engageons sur le tronçon en asphalte qui relie l'aéroport de Tamanrasset à la cité des sables.

Il est minuit largement passé lorsque nous traversons la ville endormie à travers l'allée de tamaris de l'avenue principale, nimbée d'une onirique lumière bleutée. Le vent du désert pousse d'étranges vagues presque immatérielles. Pas question d'aller dans un hôtel. Il est trop tard, nous repartirions trop tôt. Ou trop tard. Les quelques heures de sommeil, nous les passerons dehors. Ce sera plus économique et nous gérerons mieux notre temps.

Nous repérons un emplacement abrité du vent, que nous avons repéré sur la route de l'aéroport. J'étale comme d'habitude mon sac de couchage sur le sable dur, la tête placée près d'une roue. Porta prépare son couchage dans la voiture. Mimi nous entraîne à quelques pas de là.

- Vous savez ce que le Porta m'a dit pendant que vous courriez après les lapins ? Qu'il m'aimait plus que jamais et qu'il s'en fichait de perdre sa situation, sa voiture et même sa vie pour moi.

A l'impression de faire la route avec un croque mort succède celle, plus inquiétante, d'avoir confié ma vie à un candidat au suicide. J'en tire la forte conclusion suivante :

- On n'est pas sorti de l'auberge.

- C'est un fou, dit Claude en allant se coucher entre sa jolie cousine et son sinistre prétendant.

* * * * *

III

QU'IL SENTAIT BON LE SABLE CHAUD

Ces terres lointaines
attirent les farfelus.

André Malraux

Dès la première heure, nous confions les pneus crevés à un garagiste du cru, un brave homme qui vit en accord avec ses pièces détachées entassées pêle-mêle dans le recoin le plus obscur de sa remise, les effluves du cambouis, et avec cette légèreté propre au habitants désert qui fait que rien, en ce bas monde, ne vaut que l'on presse le cours délicieusement tranquille du temps qui passe sans se presser.

A la manière d'Alphonse Allais qui aimait tellement le travail qu'il pouvait passer des heures à le regarder faire, nous nous asseyons à proximité. Il aurait été plus judicieux d'aller dans un des nombreux cafés de la ville et nous atabler sur la terrasse devant un thé à la menthe, mais personne n'y songea. La réparation du pneu se déroule devant à l'extrême ralenti, comme dans les films d'action américains, lorsque le réalisateur veut que le spectateur en ait pour son argent. Qu'une clé échappe des mains d'un ouvrier, et elle tombe au ralenti. C'est merveilleux, c'est la magie du Hoggar. Et dire que nous aurons l'ineffable bonheur de voir le deuxième pneu se faire réparer.

L'assistance ne goûte pas cette approche très détachée d'une réalité fort éloignée des trépidations et trépignements du monde moderne.

- C'est pas croyable, s'écrie tout à coup Mimi. C'est pas croyable de bosser comme ça ! Plus lent, tu meurs. Ca se passerait pas comme ça en France.

Je lui fais remarquer que ce n'est plus la France depuis les accords d'Evian, onze ans et quelques jours auparavant. Elle se met à pleurnicher :

- On n'arrivera jamais à Niamey.

- T'avais qu'à prendre l'avion.

Le moment de dépression passé, elle reprend ses critiques avec encore plus d'animosité :

- Non mais regarde celui là ! Il écoute pousser ses ongles ou quoi ? Pour un seul qui fait semblant de travailler, il y en a six qui se tournent les pouces !

- *Crois-moi*, lui dis-je avec une pointe de compassion, *j'ai visité des pays où douze gars durs à l'ouvrage, chacun décidé à en faire plus et mieux que son voisin, mettraient un certain nombre d'heures réparti sur une ou deux semaines pour changer une seule roue.*

Encore heureux s'ils n'oublient pas de visser les boulons.

La matinée est bien entamée lorsque les pneus sont enfin réparés. Il faut maintenant passer à la Deira, la préfecture, pour solliciter le droit de prendre la piste du sud. L'autorisation obtenue à Adrar est heureusement automatiquement reconduite.

Nous passons devant l'hôtel Tin Hinan bourré de touristes. Des filles en minijupes, Antinéa des temps modernes, ont transformé la terrasse en une succursale saharienne des boutiques du boulevard Saint Michel. Des véhicules tous-terrains équipés de pare-pierres, de galeries renforcées débordant de pneus et de jerricans sont sagement alignés devant l'entrée. Je ne vois aucun des auto-stoppeurs en rade que m'ont signalés les voyageurs qui remontaient du Malawi. Ils doivent se trouver au bistrot "Les Bons Amis", à se raconter des histoires de routes en attendant qu'une occasion se présente pour lever le pied. Cette année, je n'y ferais pas escale. Dommage car l'endroit est des plus sympathiques...

Le stock d'oranges étant presque épuisé, Mimi propose de faire le marché.

- *On n'a pas le temps*, rétorque Porta.

C'est à Agadès, et pas avant, que nous renouvelerons les stocks de victuailles. Pour le moment, tout le budget – c'est à dire les dinars algériens qui nous restent – est consacré à l'essence. Pas question de repasser à la banque pour acheter quelques dattes. Porta nous communique la consigne du jour : nous roulerons sans arrêt jusqu'à la nuit.

Il est dix heures. La journée s'annonce torride. La transmission de la chaleur et l'effet de serre aidant, le thermomètre est sur le point de dépasser les graduations. Très à l'aise aujourd'hui dans l'humour à froid, Porta nous inflige à plusieurs reprise le début d'une chanson insipide où le bruit des vagues se mêle aux cris des mouettes :

- *C'est rafraîchissant*, soupire-t-il en s'épongeant le visage.

Mimi boit sans plaisir de l'eau chaude. Nous ajoutons quelques gouttes d'alcool de menthe pour donner un semblant de fraîcheur. Le mélange est écœurant.

La piste descend en pente douce à travers une zone d'érosion lissée par le vent, parmi de gigantesques rocs que les brusques variations de température on fait éclater en blocs acérés. Quelques tables de rocher blanchi qui affleurent annoncent les sables aveuglants qui entourent le massif du Tassili n'Ajjer. Porta ajuste ses verres teintés, qui lui donnent une physionomie de dictateur de

république bananière. De tous les insectes et personnages qu'il a réussi à jouer par devers lui, aucun n'est apparu réellement sympathique...

La circulation est rare. Quelques camions lourdement chargés de mil remontent du Niger, transportant une foule de Noirs agglomérés les uns contre les autres. Ils sont assis en tous sens sur la bâche qui protège le chargement. Tchadiens, Nigériens, Maliens, Centrafricains, Camerounais, ils ont payé une petite fortune pour être convoyés jusqu'à Tamanrasset, puis vers les villes du nord, où les trafiquants de main-d'œuvre les prendront en charge.

Couché à l'ombre de son dix-tonnes, un camionneur attend depuis deux jours le retour du graisseur, qui doit ramener de Ghardaïa un radiateur de rechange. La pièce défectueuse, noircie par des décennies de bons et loyaux services, gît à jamais sur le sable.

De loin en loin, nous dépassons des carcasses de voiture réduites à leur plus simple expression par les pillards d'abord, les intempéries ensuite. Elles émaillent la route de sculptures tragiquement figuratives, derniers témoins des accidents qui se déroulèrent en ces lieux, il y a parfois très longtemps. On identifie ça et là un de ces squelettes de fer : une camionnette venue du Royaume Uni, ce qui reste d'une voiture danoise... Les épaves de 2cv sont souvent françaises, parfois allemandes et celles, rares, des coccinelles Volkswagen, de n'importe quelle nationalité. La forme d'une épave calcinée par le soleil évoque le drame qui s'est joué : ce minibus tordu, déchiqueté, a sans doute été victime d'une sortie de route. Ou alors, ce fut la panne bête, la pièce à trois sous, banale mais introuvable si loin de tout, qui a immobilisé la voiture. Livré à elle-même, elle a été pillée, retournée et dépecée en quelques heures. Les pièces sont aller alimenter les garages de toutes les cités sahariennes, à des centaines de kilomètres à la ronde.

Mimi jette un coup d'œil au compteur de vitesse. L'aiguille oscille autour des 60 km/heure. Porta a rarement l'occasion d'atteindre les 100, comme ce fut fréquemment le cas la veille.

- *Plus doucement Porta, s'écrie-t-elle.*

Aucune réaction. La voiture avale les irrégularités de la piste en tressautant.

- *Doucement Porta, répète Mimi, au comble de l'excitation. Je ne veux pas qu'on aille contre les rochers. Si on a un accident, personne ne pourra nous aider, on sera mort de soif avant que quelqu'un nous trouve.*

- *Par ici, les chacals et les hyènes sont friands de touriste frais, ajoute Claude.*

Porta ne réagit toujours pas.

- *C'est un fou, se lamente Mimi. Il veut tous nous tuer. Il me l'a dit. Il s'en fiche, il n'a plus rien à perdre, lui.*

Rien à faire. Porta est crispé au volant. Se regard fixe semble ne pas dépasser les verres teintés.

- *Tu veux pas que je conduise ?* propose Claude.

Non. Il ne veut pas. Depuis une bonne heure, les crêtes escarpées du Hoggar ont basculé derrière l'horizon. La piste s'engage maintenant à travers une immense étendue de sable pulvérulent qui réverbère violemment la lumière. Nous repérons droit devant un véhicule dont la silhouette blanche se tord dans la chaleur.

C'est un minibus. Ses passagers, un jeune couple, sont assis contre la carrosserie, sur une couverture étendue à même le sol. Un petit chien, sous la voiture, halète de soif.

- *Ca fait trois jours qu'on est en panne, explique la femme. On va au Zaïre. Depuis qu'on est parti, on a eu que des ennuis avec le moteur.*

L'homme ne parle pas. Sujet à des vertiges, il reste assis à l'ombre qui se réduit de minute en minute.

- *C'est pas la première fois que le moteur nous joue des tours. La semaine dernière, on été obligé de faire demi-tour et revenir sur Tamanrasset. Il faudrait qu'un camion nous remorque jusqu'à In Guezzam, mais ils ne s'arrêtent même pas. Il n'y a que les voyageurs qui viennent nous voir.*

Claude fouille dans le coffre et leur donne des bouteilles d'eau minérale, des tablettes de polyvitamines aussi. Le type a l'air mal en point. Il est fatigué, assoiffé, mal nourri, et couve sûrement une crève... Il faudrait l'évacuer rapidement :

- *Vous devriez prendre ma place dans la voiture. Je veux bien rester dans le minibus en attendant le retour. J'ai l'habitude des attentes. Ce serait une affaire de quatre ou cinq jours tout au plus...*

- *Non, répond-il sur un ton de profonde lassitude. Je ne crois pas que ce soit vraiment nécessaire... On finira bien par sortir de là...*

Nous quittons les naufragés des sables. Je pense qu'il a eu tort de refuser l'offre.

Le sable devient de plus en plus mou, les roues s'y enfoncent de plus en plus profond. La vitesse aidant, le protège carter formant une sorte de carène, la voiture glisse et louvoie comme un hors-bord sur les flots. Le jeu dure quelques centaines de mètres. Elle s'immobilise tout à coup sur un piédestal de sable.

Aux pelles !

Nous creusons deux ornières bien parallèles. Porta démarre le moteur. Le résultat est piteux ; les roues projettent des jets de sable mais la voiture ne bouge pas d'un centimètre. Echouée sur une plate-forme, il faudrait dégager tout le

dessous pour que les pneus aient un peu de prise. Une tentative de surélévation sur les amortisseurs hydrauliques se solde par un échec.

Il faut dégager le sable à la main. Torrifié par la chaleur du moteur, il est brûlant. Une pénétrante odeur d'essence et de poussière environne la voiture.

Une heure après, elle est toujours collée au sol. Il faut essayer autre chose. Nous pavons les ornières avec des pierres plates ramassées aux environs, nous en calons tout contre les pneus. Au premier coup d'accélérateur, la chaussée improvisée vole en éclats.

Une Land-Rover s'arrête.

- *Ensablé ?* remarque son conducteur avec perspicacité.

Il s'était également arrêté près du minibus en panne. Pour lui, le couple est mal parti :

- *A supposer qu'un camionneur s'arrête, il essaiera de profiter de la situation. Il leur fera payer le remorquage au prix fort,* dit-il en vérifiant la corde qui relie les deux véhicules.

Avec une facilité déconcertante, les quatre roues motrices du Station Wagon arrachent la voiture de tourisme à son piège de sable. Par la suite, l'habileté de Porta nous évitera d'autres désagréments de ce type. En revanche, la mécanique commence à donner des signes de fatigue. Les vitesses passent mal, la boîte racle. Ces symptômes ne présagent rien de bon...

- *A la frontière du Niger, il faudra que je me planque,* annonce Claude. *Je suis interdit de séjour dans tout le pays.*

Voilà qui apporte un attrait nouveau cette aventure qui commençait à s'enliser. L'histoire de Claude est à la mesure du personnage : fil d'un militaire qui appliquait en famille la rigidité du service et l'étroitesse d'esprit qui caractérise toutes les armées du monde, Claude n'avait pas tardé à manifester son indépendance en prenant la tête d'une bande de jeunes voyous versaillais, ce qui n'est finalement qu'une expression personnelle de la notion de chef ou de meneur d'homme. Tout dépend du point de vue. Il ne tarda pas à avoir maille à partir avec la justice.

Passant de l'active à la coopération technique, son père fut muté au Niger. La justice française, qui cultivait à cette époque une image quelque peu désuète de la Coloniale d'antan qui en avait mâté d'autres, recommanda à Claude de rejoindre son père. Aux yeux des magistrats, le rude climat de l'ex Afrique Occidentale Française et les réalités de la vie dans ce morceau déchu de l'Empire français ne pouvaient avoir qu'un effet bénéfique sur ce jeune excité, en canalisant notamment son goût pour l'aventure et pour l'action.

C'était mal connaître, et Claude, et le Niger, Niamey en particulier, la capitale la plus torride du monde, météorologiquement parlant, à moins d'aller se

fourvoyer dans le quartier du Yantala, le long du fleuve, où de belles femmes en boubou font "boutique-mon-cul", ou fréquenter la "bonne" société des coopérants dont les gamines de quinze ans traînent leur ennui dans les discothèques et meublent leur oisiveté par d'in vraisemblables coucherries.

Les torpeurs du climat du Niger n'empêchèrent nullement Claude de poursuivre une carrière de trublion déjà bien affirmée, semant la pagaille dans les boîtes de nuit, provoquant partout où il passait de réjouissantes bagarres fertiles en plaies et bosses. Jusqu'au jour où il eut l'inconséquence de rudoyer un commissaire divisionnaire. Banni par la justice du Niger, il fut jeté dans le premier avion en partance pour la France tandis que tous les policiers africains, confraternellement unis, jurèrent leurs grands dieux que si le voyou venait un jour à leur tomber entre les mains, il regretterait d'être né.

En vol vers Paris, Claude n'avait de pensées que pour sa petite amie éplorée qu'il laissait bien malgré lui sous de tristes tropiques. Il se jura qu'il reviendrait.

Arrivé en France, il travailla, économisa de quoi s'offrir une cabine à bord du paquebot "Ancerville" et vogua vers Dakar, plus épris que jamais. Il monta ensuite dans quelques un de ces taxis-brousse fort opportunément surnommés les "s'en fout la mort" et, via Bamako et Ouagadougou, il se retrouva à la frontière du Niger qu'il traversa subrepticement. Il séjourna deux mois à Niamey à l'insu de tous, sauf bien sûr de sa douce amie. L'affaire du commissaire divisionnaire commençait à sombrer dans l'oubli et l'histoire, celle des gens paisibles et précisément sans histoire, aurait voulu qu'il coule des jours heureux auprès de l'élue de son cœur.

Fidèle à lui-même, Claude ne pouvait cependant se renier. Un beau jour, son chemin croisa inopinément celui d'une voiture officielle. N'écoulant que ses sentiments, il gratifia le gouverneur de la place d'un viril bras d'honneur.

Traîné sur le banc d'infamie, le juge lui signifia plus sévèrement que jamais le chemin d'un exil supposé définitif. Il fut de nouveau arraché à ses amours, jeté dans un avion et jura une fois de plus qu'il reviendrait.

- *Ça va être une surprise pour elle, jubile-t-il.*
- *Tu aurais peut-être mieux fait de la prévenir...*
- *Non, je veux lui faire la surprise, me répond-il. Pour une surprise, ce sera une surprise !*

Reste à entrer au Niger.

- *Qu'est-ce qu'on fait si un douanier reconnaît Claude ? s'inquiète Porta.*
- *Il y a peu de risques. C'est l'armée qui surveille les frontières, pas les flics.*
- *Ils ont peut-être des fiches, tu dois être signalé, remarque Mimi.*

- C'est possible... Mais les connaissant, ça m'étonnerait qu'ils prennent la peine de vérifier...

Il est d'ores et déjà exclu d'arriver au poste frontière algérien avant la nuit.

Pris par le démon de la vitesse, Porta se faufile entre des roches éclatées. A la sortie d'un passage, une carcasse de voiture rappelle le sort qui, dans le désert comme sur n'importe quelle route du monde, frappe les imprudents.

- Celui-là s'est moins bien débrouillé que Porta, constate Claude.

- Porta, doucement.

La fermeté de la voix de Mimi incite le preux conducteur à lever le pied, et même à rétrograder. La voiture tangué comme un navire dans la houle, au gré des amples ondulations de la piste. Au sommet d'un dos d'âne, elle monte plus haut encore, comme si elle voulait s'arracher au sable dur. Puis elle retombe lourdement, s'écrase sur ses amortisseurs dans un creux de la piste. Elle s'élance encore une dernière fois, vise le rejoindre le ciel mais s'avachit lamentablement sur les cailloutis. La galerie, fragilisée depuis l'incident avant Reggane, s'effondre.

Tout le monde est persuadé que Porta a réduit la vitesse exprès, jusqu'au point où, au lieu d'absorber les irrégularités de la piste, la voiture en devient le jouet. Nous le soupçonnons d'avoir procédé à une sorte de démonstration par l'absurde qui démontrerait en quoi une vitesse faible peut s'avérer aussi néfaste qu'un excès.

Le silence de Porta fait écho au nôtre. Sans mot dire, il réajuste et resserre les écrous de la galerie avec la froideur d'un croque-mort qui clouerait le couvercle d'un cercueil. Claude répare l'autre côté. Sa voix retentit tout à coup, presque incongrue :

- On peut y aller.

Le poste frontière d'In Guezzam est proche. Il fait nuit lorsque nous y arrivons. L'unique occupant de la Land-Rover qui nous avaient tiré du sable nous y a précédé. Il y a aussi une Frégate Renault, une véritable voiture de collection datant des années 50 en route vers Fort-Lamy, qui ne s'appelait pas encore N'Djamena à cette époque. Des camions aussi... Les douaniers ne sont pas pressés. L'attente promet de s'éterniser.

Un soldat émergeait des fils de fer barbelés qui se perdent dans la nuit. Son fusil pointé devant lui, c'est à dire sur nous, il collectionne les passeports et disparaît parmi les chevaux de frise.

- Tu as vu ça ? s'emporte Mimi. Cet abruti tenait son arme braquée sur nous ! Il aurait pu nous descendre !

- On se calme Mimi, recommande Claude.

Le temps s'écoule avec lenteur qui ne nous surprend plus ; nous nous méfions du caractère emporté de Mimi. Même Claude, d'ordinaire facétieux, préfère se faire oublier. Pas question de rééditer la plaisanterie du couteau de limonadier. La nuit est déjà fort avancée, et il nous tarde d'être au prochain poste pour en finir avec la délicate entrée de Claude en terre promise.

- *Ah mais ! Ils vont voir !* explose soudain Mimi. *S'il leur faut du spectacle pour qu'ils s'activent, ils en auront !*

Et voilà notre Mimi qui se met à tortiller en musique, berçant le magnétophone dont elle a poussé le volume à fond. La lueur blafarde des ampoules, tout en haut des poteaux, s'infiltrent dans ses cheveux blonds, et illumine ses bras et ses jambes claires. Sa danse agitée peut être perçue pour une forme de provocation. Le conducteur de la frégate arrive, catastrophé :

- *Arrêtez ça tout de suite,* implore-t-il. *Je ne tiens pas à rester bloqué deux ou trois jours ici.*

Nous récupérons nos passeports. Un océan de sable figé, que les phares ne révèlent que très parcimonieusement, se perd dans la nuit. Des sillons remplis d'ombre alternent avec les crêtes qui accrochent la lumière. La voiture est terriblement secouée. Nous décidons de nous arrêter et de faire une reconnaissance à pied. La difficulté des obstacles qui se succèdent aussi loin que portent nos projecteurs nous laissent perplexes.

- *Il faudra rouler vite pour passer de crête en crête,* estime Claude. *Si on s'arrête là dedans, on ne repart plus.*

Nous regagnons la voiture. Après avoir reculé un peu pour mieux prendre de l'élan, elle se jette vaillamment dans le sable, arrache les crêtes les unes après les autres. Elle patine et louvoie rageusement. Ses roues mordent la moindre surface de sable dur, s'emballent dans le vide, s'accrochent partout où elles peuvent. Porta s'efforce d'entretenir la vitesse. L'avant se soulève, la voiture dérape sur le côté comme un navire en perdition. Elle se redresse, se présente face à une crête plus dure que les autres qui explose en une myriade de gravats. La voiture s'immobilise tandis que les roues projettent vainement des gerbes de sable. Nous sommes une fois de plus ensablés.

Le poste frontière d'In Guezzam, est hors de vue. Des projecteurs de chantier brillent loin devant. Lampes de poche à la main, nous faisons le tour de la voiture. Elle est profondément ensablée. Creuser sera insuffisant, contrairement à ce qu'affirme Porta. Il déblaye énergiquement une gouttière devant une roue. Faut de motivation, je remue mollement le sable devant l'autre. Claude prend le relais avec plus de conviction. Nos efforts s'avèrent vite inutile : la voiture s'arrache au sable et y replonge lourdement trois ou quatre mètres plus loin. Tout est à recommencer. Seule une aide extérieure pourrait nous tirer d'affaire.

Autrement, nous serions obligés de creuser sur des kilomètres pour nous extraire de ce piège. La nuit n'y suffirait pas.

Mimi et Claude se dévouent pour marcher jusqu'au chantier et y demander de l'aide. A quelle distance se trouve-t-il ? Deux kilomètres, trois ? Peut-être plus... Il est difficile, dans le désert, et surtout la nuit, d'évaluer les distances. Nous les voyons s'éloigner dans la lumière des phares, précédés chacun par une ombre démesurée que déchiquetée par les aspérités du sol.

Tandis que nos éclaireurs s'en vont chercher du secours, Porta recommence à pelleter. Sans plaque de dessablement, l'entreprise est dérisoire.

Une heure s'écoule.

Nous apercevons les lueurs tremblotantes de deux torches électriques. Mimi et de Claude reviennent. S'ils sont à pied, c'est qu'ils n'ont pas trouvé l'aide. La nuit s'annonce besogneuse. Porta cesse brusquement de creuser :

- *Si on coupait les phares de la voiture une minute ?* propose-t-il.

- *Pour économiser la batterie ?*

- *En quelque sorte. Et puis, ça leur ferait les pieds...*

Une obscurité opaque nous environne tout à coup. Plus un son, plus un souffle. Sans l'inexcusable malveillance de Porta, je goûterai pleinement la sensation de plénitude que suscite ce repos des sens.

Un pinceau lumineux encadré de feux de position se déplace très vite à droite. Un véhicule qui vient de quitter le chantier... Mais pourquoi Mimi et Claude ne sont-ils pas à bord ? Le conducteur ignore peut-être tout de notre mésaventure. Il passera sans nous voir...

- *Fais des appels de phare, Porta !*

Nos phares s'allument et s'éteignent. Le véhicule décrit une ample trajectoire qui l'amène jusqu'à nous. C'est une petite Land-Rover pick-up usée par des années de rude service. Elle se range devant la voiture. Les roues à peine enfoncées dans le sable, elle paraît immense comparée à la voiture enlisée, qui ressemble à un coléoptère enfoui. Le conducteur, un gros bonhomme d'une cinquantaine d'années au ventre gonflé de bière, le visage bouffi et rigolard, descend et tire à lui un câble de remorquage qui traîne en permanence sur le plateau. Il le fixe au crochet de sa camionnette et le tend tout en parlant avec un accent alsacien que les années de désert n'ont pas atténué, loin de là :

- *T'apord, che ne foulais pas venir. S'il fallait que che tire tous les touristes qui se plantent tans le sable ! Alaur, ch'ai enfoyé promener la matemoisselle et son kôpain. Elle m'a traîtée de tous les noms. Quel fokabulaire ! Chamais entendu ça ! Qu'est-ce qu'elle pufait keuler ! L'autre est mieux. Il tisait rien, lui.*

Mimi fut semblable à elle-même. C'était prévisible.

- *Ils sont partis. Après che me suis dit : "Che vais leur tonner une leçon, ch'y vais quand même, pour leur montrer". C'est pour ça que je suis fenu. Mais s'il fallait tirer tous les touristes de là...*

Notre sauveteur recherche un anneau, une aspérité où il pourrait fixer l'autre extrémité du câble. Quand le Station Wagon nous avait tiré du sable, nous avons utilisé une corde passée sous un longeron du châssis. Un épais filin en acier est plus solide, mais moins souple. Pas moyen de trouver un endroit où l'arrimer.

- *Pen ça alours...* propose l'alsacien en guise de solution.

- *J'allais le dire,* renchérit Claude.

- *On peut essayer en bloquant un burin entre la carrosserie et le pare-choc,* propose Porta.

Mais à la première traction, le burin épais comme un doigt saute. Pour que le montage tienne, la traction sur le câble devrait être régulière, ce qui n'est pas le cas. Les coups d'accélérateurs, les irrégularités du terrain transmettent de furieuses ondes de choc qui fatiguent le pare-chocs et la carrosserie. A moins d'assurer le câble, nous n'en sortirons pas.

- *Il faut que quelqu'un se mette debout dessus et appuie sur le burin pour l'empêcher de remonter,* explique Porta.

C'est ainsi que je me retrouve assis sur le capot incliné, un pied fermement posé sur le burin, l'autre en appui sur le pare-choc pour ne pas glisser. La Land-Rover avance doucement. Je sens à travers la chaussure le câble qui se tend, le burin qui se redresse légèrement. Je pèse de tout mon poids. La Land, au bout du fil, peine et patine, oscille, glissant légèrement à droite, puis légèrement à gauche. La voiture ne veut pas décoller du sable. Pour être planté, on est bien planté.

Porta emballe le moteur. La voiture s'arrache d'un coup à sa prison de sable. Une formidable secousse parcourt le fil et transmet un choc qui remonte jusqu'à la cheville. Mais je tiens bon. Ce n'est pas le moment de compromettre l'opération. La voiture prend de la vitesse. Le sol accidenté défile sous moi de plus en plus vite. La sensation est grisante mais, au moindre obstacle, au moindre tas de sable qui nous arrêterait, la force d'inertie me projetterait en avant. Si le burin lâche, si le pare-choc cède, je glisse sous la voiture. Mieux vaut ne pas penser à ces éventualités et tenir bon.

Le câble mollit ; il effleure le sable et cisaille la terre, soulevant un rai de poussière qui brille comme un éclair dans les phares. Une rude secousse rétablit la tension. Porta a du mal à synchroniser sa vitesse avec celle de la camionnette. Un choc encore plus violent a raison du burin, qui saute et disparaît aussitôt sous la voiture. Seul le pied en appui sur le pare-chocs m'évite de le suivre. Les roues

poussent devant elles des tas de sable qui grossissent rapidement et calent bientôt la voiture, en douceur fort heureusement.

Il faut tout recommencer. Porta remplace le burin par un gros tournevis. Puis nous démarrons.

- *Arrêtez-vous ! Stop ! Attendez-nous !* s'écrient des voix dans la nuit.

Ce sont celles de Mimi et de Claude. Porta n'a aucunement l'intention d'interrompre la manœuvre, si tant est qu'il ait entendu les appels. Rien n'est moins sûr. Et serait-ce le cas, il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Les voix exténuées sont happées par l'obscurité. Je me concentre sur mes pieds, qui ne doivent en aucun cas lâcher prise.

Le sable est profond et particulièrement pulvérulent. La voiture est souvent sur le point de s'enliser, et parfois même la camionnette en dépit de ses quatre roues motrices. Nous profitons d'un arrêt en lieu sûr, au milieu d'une plaque moins meuble, pour réassurer le tournevis. Je reprends ensuite mon rôle de figure de proue. Je pèse des deux pieds, l'un fermement appuyé sur le tournevis, l'autre sur le câble, un peu en retrait du vide. L'inconvénient de cette manœuvre qui fait appel aux deux pieds, c'est que je ne suis plus du tout assuré.

Mimi et Claude arrivent sur ces entrefaites :

- *Dégueulasses ! Pourris !* s'égosille Mimi, à bout de souffle. *Vous ne pouviez pas vous arrêter quand vous a appelé ? On peut crever la bouche ouverte, vous vous en foutez !*

Elle n'a pas tort... Appuyé contre la portière, l'Alsacien contemple la scène d'un air réjoui.

- *Le chantier, il était à plus de trois kilomètres,* ajoute Claude avec lassitude. *L'enfer, avec la chaleur qu'il fait...*

Mimi s'en prend à l'Alsacien :

- *Ce sale vieux con est quand même venu ! Il aurait pu nous le dire ! On se serait mis à l'arrière ! Et ça le fait rire !*

Secoué par un rire qui agite toute sa carcasse, il remonte dans la Land-Rover et démarre. Toute la camionnette vibre sous les secousses conjointes du moteur et de son hilarité. Affalé sur la banquette arrière de la voiture, Claude récupère. Puis il me remplace sur le capot. Mimi, qui ne décolère pas, s'en prend à Porta :

- *C'est qui, l'ordure qui a eu la grande idée de couper les phares ? Ils nous servaient de repères pour revenir, on aurait pu se perdre ! En plus, j'ai failli tomber dans un trou !*

Pour alléger la voiture, je monte dans la Land-Rover. L'Alsacien apprend que j'ai passé quelques années dans son fief. Il doit même me rester de quoi tenir la conversation dans son dialecte. En voyage, les langues sont le meilleur allié du

voyageur. Echanger quelques mots du pays améliore nos relations ; entre lui et moi du moins car à ses yeux, les autres ne sont jamais que des français de l'intérieur. Pire, des presque parisiens. Le démarrage est violent. A travers le rétroviseur fêlé, j'aperçois Mimi qui vole parmi les sacs de couchage épars.

La voiture semble tirée d'affaire. Claude lève un pied et libère le câble. Porta se gare quelques centaines de mètres plus loin, sur la rassurante dureté d'une plaque en ciment qu'inonde la lumière crue d'un puissant halogène. Mon chauffeur me propose – toujours en alsacien – de boire une bière fraîche chez lui.

Tandis que le reste de l'équipage déroule les sacs de couchages dans la poussière, j'accompagne mon hôte dans un petit bungalow à l'écart du chantier. Il y règne un désordre de vieux garçon. Une lampe inonde la pièce d'une lumière aveuglante. Le meuble principal, celui qui occupe la meilleure place, est un énorme congélateur. Une table en Formica et quelques fauteuils de camping, sur une sorte de terrasse, font penser à un village de vacances sans charme. C'est de ce belvédère, d'où il a une vue d'ensemble sur le chantier de forage, qu'il surveille le chantier.

Il partage sa tanière avec une jeune et jolie Camerounaise prénommée Martine. Elle porte une robe courte et légère qui fait de l'effet. L'Alsacien promène partout ses mains épaisses. Elle glousse, fait semblant de se dégager, boit la bière à même le goulot, comme seules savent le faire les Africaines. Elle est sa chose sexuelle, un souvenir couleur locale qu'il exhibe à tous les visiteurs.

- *Ça rate jamais, explique-t-il. Les touristes vont directement dans le saple au lieu de le contourner. Pon, t'accord, il faut le savoir... Moi t'hapitude, che me déranche pas. S'il fallait que che les tire tous de là...*

Il revient avec délectation sur ses péripéties avec Mimi :

- *Qu'est-ce qu'elle keulait celle-la ! Elle aurait pas keulé comme ça, che ne serais jamais fenu.*

Sa paluche devient carrément indécente. Martine se dégage avec la souplesse d'une liane et ramène d'autres canettes. Des ombres s'affairent sous la lumière du projecteur, au delà d'un triste grillage, juste avant l'enceinte en fil de fer barbelé. Je distingue, à la faible lueur du plafonnier, la silhouette de Porta qui se prépare à dormir dans la voiture.

Ils n'ont que l'eau tiède des bouteilles en plastique pour se remettre de leurs émotions. Je demande des boissons fraîches à mon hôte. Pas rancunier, il fouille dans le congélateur :

- *C'est te l'eau qui vient d'Arlit par container, précise-t-il en sortant deux boîtes en fer blanc couvertes de givre qui fument abondamment.*

Elles sont si glacées qu'elles mordent les doigts tandis que je les ramène à la voiture. Le contenu est plus dur que de la roche. Quelques coups de tournevis égratignent à peine la surface.

- *Il faudra les mettre à dégeler...* Dis-je.

* * * * *

IV

NUITS BLANCHES EN AFRIQUE NOIRE

Contemple ton malheur
dans ce désert
tu finiras par trouver une oasis

Proverbe Chaâmba

Nous avons quitté le chantier au petit matin. Une délicate lumière rose effleure les vaguelettes de sable mou. Nos traces ne mêlent à des dizaines d'autres qui partent en tous sens. Nous abandonnons le forage dont l'assemblage de poutrelles évoque le gibet de Montfaucon pour prendre la direction du poste frontière nigérien, à quelques kilomètres de là seulement.

C'est le moment de vérité. Le douanier ramasse nos passeports.

- *Je viens avec vous, propose Mimi.*

- *Le fort est interdit aux étrangers, répond-il avec un large sourire.*

Domage. Pour une fois qu'on y aurait vu une blonde... Mais c'est peut-être mieux ainsi. Jusqu'à présent, Mimi n'a guère révélé de prédispositions pour les relations publiques.

Nous attendons, enfermé dans la voiture qui commence à cuire au soleil. Que peut-il bien faire aussi longtemps avec nos papier ? Comparer les noms avec des fiches ? Téléphoner à Arlit ou à Agadès pour leur signaler qu'ils viennent de découvrir un repris de justice ?

Voilà l'Alsacien qui arrive. Dans le jour, sa Land Rover paraît encore plus déglinguée. Il se range juste à côté du fort, fait un signe d'amitié. Il va d'un douanier à l'autre, plaisante apparemment avec eux, bien qu'il soit seul à rire. Avec lui comme seul voisin, ils ne doivent pas rigoler tous les jours...

Le douanier revient avec nos passeport. L'Alsacien lui emboîte le pas. On nous rend les documents, tous dûment visés y compris celui de Claude. Le plus dur est fait.

Gros rire gras : notre sauveteur de la veille pointe le doigt vers Mimi :

- *Ah celle-là alaur ! Qu'est-ce qu'elle poufait keuler ! Sans rankune !*

- *Pauv'con, râle Mimi.*

Il est temps de partir. Nous qui voulions passer discrètement, c'est raté... L'essentiel est que les douaniers ne se soient doutés de rien. L'Alsacien a encore un petit service à nous demander : il s'agit de poster une lettre dès que nous serons arrivés à Agadès ou mieux, à Niamey.

- *C'est pour les pères de Martine à Yaoundé, explique-t-il. Par ici, le courrier est lent. Un jour, j'ai reçu une carte de vœux qui avait mis quatre mois pour arriver. Elle était dans un sale état. Toute froissée. Mais ça faisait quand même plaisir.*

- *Elle sera au Cameroun la semaine prochaine, promet Claude.*

- *C'est pas pressé. Une autre fois...*

Et le voilà reparti dans une autre aventure épistolaire, où une lettre avait mis vingt-deux mois pour lui parvenir. Sous ces latitudes, la correspondance ne doit pas être très suivie.

- *Pon. Eh bien Merci. Et bonne route !*

Il adresse un regard amusé à Mimi, qui n'apprécie guère.

- *Ah celle-là ! s'exclame-t-il. Ça vous souhaite bien du plaisir !*

Il s'éloigne, secoué par son formidable rire. Penché à la portière, le chef du poste donne quelques conseils :

- *Vous verrez des balises, des bouts de rail plantés dans le sol. Si le temps est clair, vous les verrez de loin. Ne vous en éloignez jamais. Si la voiture tombe en panne, ne la quittez pas, sous aucun prétexte. Pas d'imprudence, tous les ans on meurt encore de soif dans le désert.*

Nous filons plein sud. Aucune piste n'est visible. Nos pneus marquent à peine l'immensité de gravier qui s'étend à perte de vue. La ligne d'horizon légèrement incurvée trahit la rotondité de notre planète. Aucune aspérité n'accroche le regard, pas le moindre monticule. Nous traversons un océan minéral sur lequel glisse un vent léger.

Les balises se succèdent à intervalle régulier. Nous en voyons plusieurs à la fois. Après un quart d'heure de route, les choses se gâtent.

- *On aurait dû voir la suivante depuis un moment, s'étonne Porta.*

La voiture dépasse une tôle en forme de flèche, accrochée au poteau par un dernier rivet. Le nom qui y était inscrit a été effacé par l'action abrasive du vent et du sable. Elle est suspendue là, inutile, tremblant dans la brise, belle comme une œuvre de Calder ou de Tinguely. Qu'indiquait-elle ? Un puits ? Un forage ? Une station de recherche minière, une base géologique ? Nous la dépassons, préoccupés par la recherche des balises.

Rien.

Rien aussi loin que porte la vue. L'horizon encore net et détaillé il y a quelques minutes s'estompe peu à peu. Le soleil est au plus haut. L'atmosphère surchauffée vibre et noie les lointains. Porta accélère soudain. Le désert est très légèrement moutonné ; des petites buttes presque plates projettent la voiture en l'air. Elle retombe puis repart pour un autre bond, comme un lapin devenu fou. C'est d'ailleurs à se demander si Porta n'est pas en train de disjoncter.

La voiture bondir inlassablement. Chahutée, secouée en même temps que les bagages, tentant de se dégager d'un magma de sacs de couchage, de se protéger de la pluie de sacs, de morceaux de sucre et d'outils provenant pour la plupart de la plage arrière, Mimi pousse des petits cris d'animal en détresse. L'habitacle ressemble à une machine à laver prise de folie, où tout tourne dans tous les sens. Le châssis ne supportera pas longtemps ces contraintes. Porta va finir par casser la voiture en deux.

Et ça secoue ! Et ça saute ! Le moteur hurle de rage. La voiture manque de se renverser, part d'un côté puis de l'autre ; elle grimpe à rageusement l'assaut d'une butte plus haute que les autres, dévale sur deux roues, dérape en travers, file à pic au risque de se planter dans une dépression. Porta a son masque des mauvais jours,

- Il veut tous nous tuer, se met à crier Mimi. Il va le faire ! Il l'a dit et il y est décidé !

Livrée à une trajectoire démente, la voiture poursuit sa course désordonnée. Monolithique, raide comme une momie, Porta ne dit rien. Une fois de plus, son regard se heurte aux verres teintés de ses lunettes.

- Laissez-moi descendre, hurle Mimi. Je ne veux pas crever avec un fou ! Il va tous nous tuer ! Il veut nous tuer !

Dépassé par ce tourbillon de folie soudain, Claude se cramponne fermement au tableau de bord.

- Je veux continuer en auto-stop ! pleure Mimi.

A qui le dit-elle ?

Chaque bond de la voiture hache sa voix. Engluée dans le textile synthétique, elle se débat comme si elle allait s'y noyer. Le naufrage mental menace.

- On s'est perdu Porta, crie soudain Claude. Arrêtez tout, il n'y a plus de balises ! Arrêtez Porta, on est perdu.

Au cri de "on s'est perdu", Porta a subitement recouvré la raison. La ralentit tandis que Mimi se calme.

- On n'a pas assez d'eau pour aller n'importe où, et de toute façon on ne sait plus où on va, conclut Claude.

Le vent a forcé et soulève le sable. Des myriades de grains de silice poussés par le vent se réunissent en petites rivières poudreuses au cours changeant qui s'écoulent avec une étonnante fluidité parmi les rares touffes de végétation. Le sol disparaît bientôt sous un tapis immatériel. Teinté par une infinité de microscopiques grains de sable en suspension, le ciel vire au rose et voile le soleil. Le désert s'emplit d'un murmure musical venu de nulle part et de partout, né de millions de milliards de particules qui se frottent et vibrent à l'unisson.

L'horizon rétrécit. La voiture et son équipage ne sont bientôt que les accessoires dérisoire d'une pièce que l'on joue à huis-clos sur la scène d'un théâtre de poche. Le timbre de nos voix est irréel. Le désert s'est refermé sur nous.

Tout à coup, né du plus profond de l'immensité, compagnon invisible des gens du désert, le vent secoue la voiture, cogne les vitres et mugit son horreur des hommes. Sa voix puissante, globale, infrahumaine nous enveloppe, s'insinue partout.

Le temps, la durée, n'ont pas ici le même cours qu'en d'autres lieux du monde.

Tout semble long, lent et interminable, sans commencement ni fin. Et tout ce qui paraîtrait ailleurs interminable, lent et long est ici hors du temps. Le désert concilie les contraires.

La violence du vent retombe aussi vite qu'elle s'était levée, le soleil perce timidement le rose de l'atmosphère.

- *Il n'aura pas duré longtemps, le vent de sable, se réjouit Claude.*

Il faut cependant attendre encore avant que l'on puisse espérer scruter l'horizon assez loin pour retrouver les balises.

- *On est vraiment paumé... murmure Claude.*

- *On va tous crever de soif, se lamente Mimi.*

Le vent est presque complètement retombé. Mimi quitte la voiture en reniflant, s'assied face au désert. Une brise encore soutenue défait ses cheveux et les réunit dans son visage, fait claquer les pans de sa veste légère.

- *Il faudra revenir en arrière dès que le temps sera de nouveau clair, et espérer qu'on verra de loin les foutues balises qu'on a quittées.*

Le temps est redevenu suffisamment clair pour que l'on puisse reprendre la route. Porta fait faire un demi-tour à la voiture. Des craquements et des grincements dans le moteur n'annoncent, rien de bon.

Nous retrouvons assez facilement les balises. La direction de leur ombre indique dans quel sens il faut les suivre. Après avoir dépassé dans l'autre sens l'énigmatique flèche poncée par le sable, nous rencontrons un misérable

campement targui que nous n'avions pas aperçu auparavant. Des ustensiles de cuisine traînent autour de ce qui fut un foyer. Il n'y a personne aux alentours.

Les sinistres poutrelles du chantier visibles de fort loin permettent de localiser facilement le poste douanier. Nous nous retrouvons piteusement au point de départ. L'Alsacien est toujours là et le revoir ne nous réjouit pas particulièrement.

- *Ah, fous refenez*, constate-t-il en se tordant les mains de satisfaction.

- *On s'est perdu après la flèche*, lui dis-je, *et on a eu un petit vent de sable*.

- *Pien sûr, pien sûr*, abrège-t-il. *Prenez un kide, ce sera plus sûr*.

- *Un quoi ?*

- *Un kide pour montrer le chemin*.

- *Ah oui, un guide*.

- *Chustement, il y en a un ici qui konnaît les pistes comme ça pauche*.

- *C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire*, marmonne Porta. *On saura au moins où on va*.

- *T'as intérêt à ce qu'il soit bon*, menace Claude, *parce que si on crève de soif, ta lettre n'est pas près d'être postée*.

On nous présente le phénomène : Ahmed. C'est un jeune méhariste au regard très vif ; il est vêtu de la dokkala, ce burnous dont la teinture a valu aux Touaregs le beau surnom d'"hommes bleus" ; il porte également le litham, une longue écharpe qui masque une partie de son visage. Mais sous sa tenue qui séduit le touriste, il est en tee-shirt et blue jeans. Il exhibe une collection de lettres de recommandations signées par les voyageurs qu'il a mené à bon port. Elles sont en allemand, en anglais, en italien. Il a notamment dirigé une équipe des Routes du Monde parrainée par la régie Renault.

Nous nous mettons d'accord sur le coût de la prestation.

- *Ahmed est une vraie boussole*, assure le chef du poste. *Il peut vous orienter même dans un vent de sable*.

Bien que l'espace dans la cabine soit mesuré, nous ménageons à notre guide une place à l'avant, d'où il pourra officier confortablement. Claude a bien travaillé : la boîte de vitesse ne fait plus des siennes. Le moteur tourne comme un moulin.

Arrivé à la flèche en tôle, qui nous est maintenant si familière, Ahmed nous fait bifurquer à angle droit :

- *Autrefois, elle montrait cette direction et c'était écrit "Agadès" dessus*.

Evidemment... Comment n'y avons-nous pas pensé ?

Ahmed emprunte ensuite une piste connue de lui seul. A l'ouest, les silhouettes de quelques camions vibrent sous l'horizon qui tremble.

- *Par-là, par en haut, ordonne calmement notre guide. Pas par-là, il y a du sable. Par-là maintenant, entre les deux arbustes...*

Sa main est le plus précis des compas. Posée sur la plage avant, elle commande la direction à prendre et règle la vitesse. Dressée à la verticale, elle réagit comme l'aiguille d'une boussole, insistant au besoin pour que Porta braque davantage. Couchée, elle invite à ralentir ou, d'un geste brusque, à accélérer. Porta n'est qu'un intermédiaire qui exécute passivement les ordres. Ahmed conduit par personne interposée.

Hormis notre guide, nul ne saurait dire où peut bien être la piste balisée. Ahmed a ses itinéraires secrets.

- *En quatorze ans, je n'ai jamais envoyé un seul client dans le sable, affirme-t-il fièrement.*

Nous le croyons sur parole. Rien de ce qui pousse ou repose sur le désert lui est inconnu. Les dunes ont leur vie propre, elles se déplacent lentement au gré des vents et Ahmed sait où elles vont. Un arbuste tordu, une pierre qui dépasse sont autant d'indices. Notre guide lit le désert comme un livre :

- *Tout est écrit sur le sol.*

- *Tu ne t'es jamais égaré, demande Mimi ?*

- *Si, reconnaît-il. Ça m'est arrivé une fois. J'avais quatorze ans, c'était la première fois que je partais seul avec mon dromadaire. J'ai erré pendant deux jours avant qu'on me retrouve. Après, je ne me suis plus jamais perdu.*

Quelques arbustes morts. Nous arrivons à un poste abandonné. Un préau en ciment abrite une BMW belge mal protégée des intempéries par une vieille bâche et des bouts de carton ficelés tout autour de la carrosserie. Il y aussi une camionnette presque réduite à l'état d'épave, envahie par des toiles d'araignées alourdies par de la vieille poussière.

Des gosses dépenaillés s'approchent timidement de nous, nous tâtent sans mot dire. Ahmed retrouve des amis. Accroupis en cercle à l'ombre du préau, ils préparent du thé. L'eau a la couleur ocre de celle que l'on puise partout dans le Sahara. Mimi remet du sucre en morceaux à l'homme le plus âgé du groupe ; il se lève et nous conduit dans une chambre nue et sombre. Un rayon de lumière scintillant filtre à travers la porte entrouverte. Une femme est assise parmi des casseroles posées à même le sol. De la nourriture cuit à même le sol sur un petit tas de braises incandescentes. Le chef parle longuement avec Ahmed. Le mot "aspirine" revient souvent. Ahmed traduit. La femme a un abcès dentaire, il lui faudrait des médicaments. Sa joue est enflée, elle transpire mais ne dit rien. Mimi retourne à la voiture, revient avec quelques tubes et explique la posologie

à Ahmed, qui traduit en tamachek. Le chef hoche la tête après chaque explication.

Nous quittons la pièce. Un fou à la démarche simiesque m'arrête dans la cour ; il flotte dans ce qui reste d'un uniforme militaire que le vent malmène. Il en veut à ma chemise, un surplus américain qui lui rappelle sans doute des souvenirs. Il remarque aussi le ceinturon en toile. Il ne me lâche plus, nous court après comme un petit chien, nous gratifie de ridicules saluts militaires. Il s'éloigne enfin en grommelant :

- *Excuses patron... Excuses patron... Excuses patron...*

Les enfants entourent la voiture, leur nez morveux et leurs mains sales collés à la vitre. Ils essaient de voir ce qu'il a dans la cabine, détaillent les trésors qu'elle contient et qu'ils ne savent pas nommer. Les nombreux voyants et les clignotants du tableau de bord les intriguent et les amusent. Un rien les fait rire.

Ils s'accrochent à la voiture qui accélère, essaient de monter sur le pare-chocs arrière, inconscients des risques. Ils lâchent prise, galopent aussi vite et longtemps qu'ils le peuvent sur nos traces puis s'arrêtent les uns après les autres.

Les grands espaces, de nouveau.

Mimi écoute avec ravissement les Gymnopédies d'Erik Satie tandis qu'Ahmed dirige Porta d'une main toujours aussi sûre et précise.

- *Par là ? s'étonne-t-il parfois.*

Ahmed confirme.

Il nous fait arrêter à une guelta creusée en plein désert. La présence d'un puits dans ces immensités a toujours quelque chose de mystérieux : pourquoi avoir creusé à cet endroit précis plutôt qu'ailleurs. Et par quel miracle, par quel instinct le sourcier a-t-il su que là, à plusieurs dizaines de mètres de profondeur, il trouverait de l'eau ?

Debout sur la margelle boueuse, un méhariste remonte seau après seau d'une eau brunâtre qui croupi dans les profondeurs vertigineuses de la terre. Le puits est presque tari. Le Sahel souffre de la sécheresse. Il y a six mille ans, l'endroit était verdoyant. Depuis, le désert a avancé. Il se débarrasse aujourd'hui des hommes, les repousse vers le sud, étendant son empire minéral à raison de plusieurs kilomètres par an. Des vieillards nés dans la verdure habitent maintenant au milieu des sables, loin de la forêt, et cela sans jamais avoir quitté l'endroit où ils sont nés. Des confins de la Mauritanie aux frontières du Soudan, le désert déferle vers l'Afrique Noire.

Des corbeaux se posent sans vergogne sur la bosse des dromadaires. D'autres sautillent sans grâce d'une patte sur une autre et finissent d'arracher des lambeaux à ce qui reste d'une carcasse desséchée.

Tout au long de la route, Ahmed ne cesse de faire des rencontres. Le désert est décidément très fréquenté. Des femmes et des enfants jaillissent de la steppe et font de grands signes, agitantalebasses vides, bouteilles et boîte en fer blanc pour nous faire comprendre que l'eau manque. Nous remplissons quelques récipients. La piste serpente parmi des hautes herbes jaunies et les graminées. En guide consciencieux, Ahmed pense longtemps à l'avance aux formalités administratives :

- *A Agadès, il faudra vous faire enregistrer à la police.*

- *Oui oui, on ira, promet vaguement Claude.*

Le ton évasif de notre transfuge n'échappe pas à notre guide :

- *Il faudra y aller, insiste-t-il. Tous les touristes doivent se faire enregistrer.*

- *Puisqu'on te dit qu'on ira, répond Claude, qui ne tient pas à s'éterniser sur ce point.*

Arrêt à une guelta. Les cabanes qui l'entourent à bonne distance sont ruinées, à croire que le torchis des maisons a fondu comme du sucre mouillé. Des troupeaux faméliques piétinent la boue. Des gamins vendent des pointes de flèche préhistoriques en silex.

Un vieux targui au visage buriné, les bras chargé de tacoubas et de couteaux décorés, essaye de nous en vendre. C'est sûr, nous avons rejoint la piste des touristes.

- *On n'a pas besoin ça, lance Claude. On a ce qu'il faut : regarde.*

Il fait claquer la lame d'un couteau à cran d'arrêt de belle taille devant le targui médusé par la soudaineté avec laquelle elle a surgi. Il contemple, fasciné, la lame effilée qui renvoie des éclats de soleil. Claude refait sa démonstration.

- *Ce n'est pas targui, bredouille l'homme bleu.*

- *Non, répond Claude. Ce sont les voyous qui portent ça.*

Le soleil glisse doucement sur l'horizon, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Les graminées ondulent sous le vent qui balaye sans fin la savane. Des gerboises sautent à des hauteurs fantastiques dans la lumière irisée. Le ciel éclate de mille teintes pastel puis la nuit règne tout à coup sur le désert.

La voiture s'ensable dans un chemin creux bordé de taillis. Nous commençons à en avoir l'habitude. Ce n'est qu'un passage difficile. Bien moins difficile que ce que nous avons connu à Assamaka. Un peu plus loin, le sol est de nouveau dur ; nous devrions nous en sortir sans trop de peine.

Un camion de chantier quitte la piste pour mieux doubler, grimpe sur le talus au risque, s'il basculait, s'écraser la voiture. Il s'arrête une centaine de mètres plus loin ; une vingtaine de nigériens rigolards quittent la cabine et sautent du plateau.

- *On va vous tirer de là, annonce-t-il.*

Cette formule nous est désormais familière.

Tous ensemble, ils entourent la voiture, la soulèvent avec une facilité déconcertante, la déplacent et la déposent un peu plus loin, en lieu sûr. C'est plus efficace qu'un remorquage. Ils retournent vers le camion sans arrêter de rire ; nous essayons de les remercier, mais ils sont déchaînés.

- *Ce n'est rien, juste un tout petit service...*

- *...oui, un tout petit service de rien du tout.*

Le camion redémarre dans un nuage de poussière et de gas-oil mal brûlé. On entend pétarader leur moteur longtemps après qu'ils aient disparu dans l'obscurité.

Deux puissantes motos blanches rangées en épis sur le bord de la piste étincellent un bref instant dans la lumière des phares.

- *Merde ! Les flics !* s'écrie Claude en se laissant brusquement tomber sous le siège.

Ahmed, qui n'est pas tombé du dernier vent de sable, a surpris maintes bribes de conversations au cours de la journée où il était fait allusion à des problèmes avec la police, aux fiches, aux contrôles, à une certaine interdiction de séjour, et autres propos hautement touristiques. Il a du mal à dissimuler son trouble. La police pourrait lui reprocher d'avoir conduit à travers le pays des clients en situation irrégulière, lui confisquer le prix de la course, un racket fréquent en Afrique, lui chercher les pires ennuis...

Deux policiers sortent d'une cabane en branchages. Un signal avec une torche : il faut s'arrêter. L'un d'eux promène le faisceau à l'intérieur de l'habitable, ne se gêne pas pour éblouir Porta :

- *Ça va ?* demande-t-il.

- *Ça va,* répond Mimi qui a fait des progrès sensibles dans les relations publiques.

Porta redémarre en douceur.

Agadès, la prestigieuse capitale de l'Aïr, est la cité la plus envoûtante du Sahara. Le sable dans les rues amortit le moindre bruit et absorbe le son le plus ténu ; il plonge dans un silence ouaté les ruelles tortueuses et rend les esplanades plus vaste. La nuit a fait son lit entre d'interminables murettes. L'aboiement d'un chien claque dans l'air immobile. Quelques ampoules soulignent un moment la blancheur furtive d'une djellaba. Le pain de sucre de la mosquée hérissée de piquets domine de sa masse les strates sombres de la cité.

- *Il faut maintenant aller à la police,* dit Ahmed.

- *On n'est pas pressé, répond Claude. On va d'abord aller manger quelque chose. J'ai faim.*

Il n'est pas difficile de trouver une auberge ouverte dans le désert, même tard la nuit. Nous nous attablons devant un gigantesque couscous, le premier vrai repas depuis des jours et des jours. Ahmed, qui n'a pas souhaité se joindre à nous, médite à une table voisine, face à un jus de fruit. Notre compagnie doit maintenant lui sembler des plus compromettante.

L'ambiance est à l'euphorie et aux agapes. Même Porta y met de la bonne humeur. Le plus dur est dernière nous, et il ne reste plus qu'un petit peu de piste sablonneuse à parcourir. Ensuite, la route en latérite nous mènera confortablement jusqu'à Niamey. Nous rédigeons collectivement une lettre de recommandation délirante qui ira grossir la collection de notre guide. Il n'osera peut-être jamais la montrer... Il ne lui reste plus qu'à nous trouver une pompe à essence ouverte, après quoi nous reprendrons la route sans plus attendre.

- *N'oubliez pas d'aller à la police, rappelle Ahmed. Je vais vous y conduire, ce n'est pas loin.*

- *Tu veux rire ! s'exclame Claude. On ne va pas tirer les poulagas du lit ! Tu as vu l'heure qu'il est ?*

- *Mais tous les touristes se font enregistrer, se lamente-t-il. Il n'est pas encore trop tard, je vais vous montrer où c'est.*

Claude estime qu'il est temps de mettre les choses au point :

- *Ahmed mon ami, on n'est pas des touristes comme les autres. La police, on la verra à Niamey. Rien ne presse, il n'y a pas le feu. Pas du tout.*

Ahmed comprend qu'en aucun cas nous irons nous faire viser. Inquiet, nerveux, il nous demande un dernier service, le déposer aux dernières maisons de la ville, près de la demeure d'un parent.

- *Des comme nous, lui lance Claude en guise d'adieu, t'es pas près d'en revoir de sitôt !*

Nous l'abandonnons sous un pauvre réverbère. Il nous fait un timide signe. Le cœur n'y est pas. Nous le voyons de loin quitter le halo de lumière, inquiet et pensif ; il se fond dans la nuit des rues de sable.

Il faut rebrousser chemin sur plus de soixante-dix kilomètres avant de prendre la route vers In Gall. La piste rétrécit jusqu'à n'être qu'un sentier comblé de sable que la voiture avale en voltigeant au ras des crêtes. De temps en temps, le bas de caisse râpe longuement le bord de la piste, comme un bobsleigh. Le protégé carter s'avère une fois de plus efficace pour surfer. Chaque passage difficile suscite en chacun de nous la même question angoissée : passera, passera pas ?

La voiture tanguet et dérape, chasse et avance en crabe ; le sable s'engouffre sous le châssis. Mis à rude épreuve, le moteur se surpasse, tourne en surrégime.

- *On en aura bientôt fini avec la sable, promet Claude. Vers Tahoua, la piste est en dur. Une véritable autoroute.*

Au terme d'une descente un peu rude, la galerie cède définitivement, arrachant toutes les pattes de fixation du toit, laminant le dessus. Il faut répartir tout ce qu'elle contenait dans le coffre et la cabine. L'espace vital sera vraiment réduit au minimum. Pour gagner de la place, je prends mon sac à dos, heureusement peu volumineux, sur les genoux.

La route est interminable. Tout le monde somnole plus ou moins, sauf Porta bien sûr.

Vers quatre heures du matin, il s'arrête en pleine savane.

- *Tu veux que je prenne le relais ?* propose Claude.

- *Non, c'est pas ça...*

- *C'est quoi alors ?*

- *L'embrayage ne fonctionne plus. Ca ne débraye pas. On ne peut plus mettre le point mort...*

Quatre heures. L'heure du loup. L'heure où le changement des rythmes biologiques fait frissonner les vivants en emporte les moribonds. L'obscurité se dilue. La fatigue crée des illusions, la sensation étrange que des flots irisés rôdent dans la savane, que des courants de force s'écoulent parmi les arbres secs. L'Afrique, ce continent magnétique, soulèverait-il pour moi un coin de son voile ? A moins que ce ne soit que de la fatigue.

Claude et Porta auscultent la boîte de vitesse. La seule réalité tangible, pour le moment, c'est ce moteur qui fait des siennes. Le reste n'est que spéculation.

- *On n'arrivera jamais à Niamey, pleurniche Mimi. Depuis le départ, cette voiture nous a fait rien que des ennuis. Elle nous lâchera, je le sens.*

- *Ça, c'est pas impossible, admet Porta. Parce que maintenant, ce n'est plus dix litres aux cent qu'elle consomme, mais dix-huit.*

- *Comme tu la conduis, ça se comprend. T'as vu à combien tu l'as fait tourner, le moteur ?*

Faute de compte-tours pour apporter une réponse précise, Porta préfère ignorer la question. Il teste la boîte de vitesse. Elle est partiellement bloquée, probablement un pignon qui a cédé... La seconde et accessible, de même que les vitesses au-dessus. Mais plus question de rétrograder en première, moins encore de mettre le point mort.

- *Ça veut dire quoi ?* interroge Mimi.

- *Qu'à chaque arrêt du moteur, il faudra pousser la voiture pour la démarrer et sauter dedans en marche.*

Le trajet vers Niamey s'annonce musclé.

Des millions d'insectes, des milliers d'oiseaux célèbrent le retour de la lumière. On les entendra moins lorsqu'ils seront écrasés par la chaleur du jour. Une douce clarté nimbe la végétation. La poésie du spectacle nous émeut peu. Nous changeons une roue :

- *Trois crevaisons en trois jours, c'est un score honorable, dis-je. Ça aurait pu être pire...*

- *Mais enfin, gémit Mimi, c'est toujours la même roue qui nous lâche !*

L'absence de sommeil, la chaleur montante font picoter les yeux. Les membres brûlent de l'intérieur au moindre effort. La voiture peut repartir.

La piste de sable n'est bientôt qu'un souvenir. Devant nous s'étend le ruban couleur de brique de la latérite, de l'argile en décomposition qui invite à une conduite plus rapide, moins stressante.

La voiture vibre terriblement. Nous roulons sur des vaguelettes qui, sur des centaines de kilomètres, se succèdent aussi régulièrement que de la tôle ondulée. Il faut rouler vite, très vite pour réduire les trépidations qui menacent de disjoindre la carrosserie et disloquer les attaches du moteur.

Nous quittons le pays des Touaregs pour celui du peuple Djerma. Un noir vêtu d'un pagne et armé d'un arc et de flèches chemine au bord de la piste.

C'est l'Afrique Noire.

Au milieu de la matinée, nous traversons Tahoua, une petite bourgade sans aucun charme. d'où nous continuons vers Birni n'Konni, tout près de la frontière du Nigéria. Une imposante cimenterie se dresse dans un village voisin. Nous prenons de l'essence à la sortie de l'usine ; il était temps, les réserves commençaient à s'amenuiser.

- *On devrait arriver jusqu'à Niamey avec ce plein, estime Claude.*

Des marchandes viennent vendre du petit lait délicieusement acidulé. Une vieille femme est assise derrière une rangée de petite bouteilles hétéroclites, de flacons douteux tous remplis à ras bord d'un jus de tamarin terriblement épicé. Elles sont bouchées par une étoupe de papier, par des brindilles torsadées. Des enfants poussiéreux, le ventre gonflé par la malnutrition, assiègent la voiture :

- *Cadeau patron, cadeau, implorent-ils.*

Claude intervient, révélant un talent de polyglotte qu'on ne lui connaissait pas :

- *Aïssino, koï !*

Les enfants s'éloignent, forment un cercle à bonne distance et nous observent sans rien dire.

- *Tu leur as dit quoi ?* demande Mimi.

- *"Il n'y a rien, tirez-vous"*, répond Claude.

Un mendiant entre dans le cercle. Il rampe sur ses mains, traînant derrière lui ses longues jambes rigides, paralysées, l'une tordue vers l'avant d'une façon invraisemblable, l'autre jetée en arrière. Il s'approche de Claude et lève les yeux.

- *Alors, ça marche ?* lui lance Claude.

- *Oh oui patron, ça marche, ça marche !* répond-il le visage éclairé par un sourire, tellement content de l'attention qui lui a été portée qu'il en oublie de demander une pièce.

Il s'en va vers la forêt de jambes d'enfants, sans avoir compris la cruelle plaisanterie de Claude.

Il faut pousser la voiture. Les enfants nous aident, heureux de rendre service.

- *Je commence à en avoir marre de jouer les cascadeurs*, râle Claude en sautant à bord.

Une étendue aride parsemée d'arbres rabougris, une terre rouge stérile vouée à la sécheresse : c'est la partie sahélienne du Niger, que le soleil inonde de plomb en fusion. L'air tremble, les oreilles bourdonnent au rythme des battements du cœur.

La voiture se jette brusquement de l'autre côté de la piste. Surpris, Porta redresse mais elle se cabre et repart aussitôt du côté opposé. Un coup de volant à gauche, un autre à droite... Porta se bat désespérément avec une voiture qui affirme son indépendance. Les branches cassantes d'un arbre giflent la vitre, le paysage bascule, se rétablit, bascule de nouveau. Pas un cri. Sur cinquante mètres, sur cent, l'inertie nous projette d'un bord de la route à l'autre. Puis la voiture ralentit et s'immobilise enfin.

Nous sommes arrêtés en travers de la piste, une roue calée dans le fossé. C'est le sempiternel pneu arrière droit qui a éclaté. Je constate après coup que pendant les embardées, j'avais inconsciemment remonté la vitre, probablement pour retarder de quelques fractions de secondes le contact avec le sol du désert si la voiture avait complètement versé.

- *Encore heureux que rien ne venait en face*, soupire Porta.

- *A Dosso, il y a un hôtel avec une piscine*, signale Claude. *On s'y arrêtera, ça nous fera du bien.*

Il faut dégager la voiture, changer la roue. Rien de bien extraordinaire sous d'autres latitudes... Mais ici, l'atmosphère brûlante englué le moindre geste. Cette quatrième crevaison affecte le moral de chacun ; à quand la cinquième ? Il faut maintenant pousser. Une fois, deux fois, trois fois, le moteur cale. A chaque tentative, l'effort est plus pénible, comme si tout le sang, et le cœur avec,

remontait et se concentrait dans la tête. Et cette voiture qui ne veut plus repartir...

- *Cet enfoiré ne démarre pas au bon moment*, murmure Claude, le souffle coupé.

Encore une tentative. Mimi, que nous avons jusque-là dispensé de cette besogne virile, pousse avec nous. Porta a le beau rôle : décontracté, il se contente de beugler mollement :

- *Poussez !*

C'est bien ce que nous faisons. Le moteur tousse,

- *Ne fais rien Porta*, recommande Claude. *Laisse aller !*

Il tousse plus fort.

- *Maintenant !* crie Claude.

La compression arrête presque la voiture. Nous nous écrasons presque contre. Mais le moteur mêle ses toussotements à des bruits d'allumage de bon augure. Il démarre d'un seul coup. Il nous reste juste un peu de forces pour courir lourdement, rattraper la voiture et nous jeter dedans, le souffle court.

Elle roule.

- *A la piscine, maintenant !*

Elle n'est pas à côté. La route est encore longue. Dosso nous accueille dans la soirée. Comme de coutume, une nuée de gosses accourent des ruelles défoncées et font une haie d'honneur. L'entrée de la petite ville est protégée par une barrière de fortune, un tuyau en fer articulé qui repose sur un baril.

Le gardien n'est pas là. Il faudra s'arrêter. Nous appréhendons la corvée de la poussette à laquelle nous n'échapperons pas.

Porta roule aussi lentement que l'autorise la boîte de vitesse. Il quitte la route, tente de contourner la barrière par le fossé qui la borde des deux côtés. La terre racle contre le châssis, l'avant se plante violemment dans la terre sèche.

- *Il l'a fait exprès*, laisse tomber Claude, découragé par l'ineptie de ce comportement.

Porta tente de dégager la voiture à la force du moteur, mais les roues motrices touchent à peine le sol. Le moteur cale.

Le gardien arrive ; son short trop ample, sa veste qui flotte au vent, sans chemise, lui donnent l'air infantile d'un gamin poussé trop vite. Un gamin d'une soixantaine d'années. Il se gratte la tête, contemple la voiture dans le fossé et retourne sans rien dire dans la gargote voisine.

Nous poussons. Même Porta s'y met. La voiture ne bouge pas d'un millimètre. Elle est bien calée, du beau travail. Nous attendons quelques instants pour

reprendre notre souffle et nous recommençons. Toutes les cloches, tous les bourdons de la création se sont donné rendez-vous aux tempes, et le cœur se sent à l'étroit dans la cage thoracique. L'effort nous liquéfie. A peine bue, l'eau cuite est aussitôt éliminée par les pores.

Nous essayons encore. Des gens du quartier viennent prêter main forte. Même pour eux, l'effort est rude. Mais tous ensemble, nous arrivons à extraire la voiture. Porta reprend sa place confortable.

Il faut pousser.

- Ne cale surtout pas ! recommande Claude. Quoi qu'il arrive, tu fonces jusqu'à l'hôtel Djerma ! C'est sur la route droit devant.

Où Claude trouve-t-il la force de donner des explications ? Mimi, liquéfiée, récupère tant bien que mal sur la banquette. Par chance, la voiture démarre du premier coup. Porta a la bonté de ne pas trop accélérer afin que nous puissions le rattraper. Courir, ce mot est un doux euphémisme ; disons que Claude et moi, nous projetons un pied aussi loin que possible devant l'autre. Après quoi on fait pareil avec l'autre. Nous rattrapons la voiture. Un rétablissement, et nous sommes dedans.

Ce coup-là, ce sont les trilles interminables des clochettes tibétaines que j'entends, un son qui vrille le cerveau, naviguant d'une oreille à l'autre. Un kaléidoscope de couleurs se fait et se défait, brouille la vue.

L'hôtel est au centre de la ville. La piscine est fermée. Nous demandons à voir le propriétaire :

- Mais que vous est-il arrivé ? s'exclame-t-il. D'où sortez-vous ?

Nous ne sommes plus très présentables.

- On a quitté Assamaka hier matin et on n'a pas cessé de rouler depuis, répond Porta.

Au vu de notre état, il consent à ouvrir exceptionnellement la piscine. Un boy met les pompes en marche, un autre apporte des boissons glacées avec tranche de citron, paille et petit parasol en papier.

Une minuscule chauve-souris volète au-dessus de l'eau qui miroite agréablement. A peine l'a-t-elle aperçue que Mimi repart dans ses terreurs zoologiques :

- Si elle se prend dans mes cheveux, hurle-t-elle soudain, je deviens folle !

Elle se réfugie dans le bar en protégeant ses cheveux clairs. La chauve-souris décrit une ample boucle au ras de l'eau puis disparaît au-delà d'une murette. Nous assurons à Mimi que le monstre ailé est allé hanter d'autres cieux ; elle quitte son abri.

L'eau fraîche d'une source artificielle cascade et se répand à travers des plantes d'agrément. Nous batifolons dans les remous en contrebas. Oubliée la fatigue, les corvées de poussette, l'air brûlant de la savane.

La voiture a été confiée au garage d'en face. L'embrayage remis en état nous dispensera à l'avenir du travail de forçat que nous avons connu. Nous faisons aussi réparer un des pneus, un seul. A partir d'ici, la route est asphaltée et plus rien ne peut arriver.

Un litige oppose Claude au personnel du garage ; nous n'aurions, paraît-il, pas assez de francs CFA pour régler la facture, laquelle est assez élevée. Le ton monte, quelques badauds s'attroupent.

- *Mimi, passe-moi de l'argent français, ordonne Claude.*

Elle compte les piécettes et les billets qu'elle a sur elle, fouille dans la boîte à gants, des fois qu'il y traînerait quelque menue monnaie. Il faut deux centimes français pour faire un franc CFA. Claude explique sa conception de la parité monétaire au garagiste. Le troupeau des spectateurs grossit. Les mécanos tentent de débrouiller la conversion des francs en francs CFA. Ils flairent une supercherie, mais sans pouvoir en démontrer clairement le mécanisme. Ils font les frais d'une version intellectualisée du bonneteau ; ils croient avoir compris mais sont dans le faux. Quoi qu'il en soit, ils sont persuadés que nous essayons de les rouler. C'est hélas exact.

- *Y a qu'à changer et payer nous en francs CFA, clame fort opportunément un des ouvriers.*

- *Banque y a pas ! C'est dimanche, gueule Porta, qui trouve qu'on n'a pas que ça à faire et qu'il reste encore de route avant d'arriver à Niamey.*

- *Y en a qu'à changer à l'hôtel ! crie un autre.*

Ils ne manquent pas de ressource.

- *Y en a marre, conclut Claude. C'est ça ou rien !*

La situation s'envenime. Le garagiste ne lâche pas les billets que nous lui avons donnés. Ceux-là au moins, il les a, ils sont dans la maison. Porta desserre discrètement le frein et laisse glisser la voiture en roue libre. Les mécanos ne remarquent rien car la foule se déplace imperceptiblement avec nous.

- *Démarrez Porta, crie tout à coup Mimi. Ça va mal tourner ! J'en vois un qui brandit une manivelle !*

Le travail a été bien fait : le moteur part au quart de tour. La voiture décrit un large cercle parmi les badauds qui libèrent le passage, se demandant encore ce qui vient d'arriver. La meute surexcitée des mécanos tente de barrer l'accès vers la route.

- *Ça va pas patron ! aboie le garagiste, ça va pas !*

- *Arrêtez-les ! Ne les laissez pas aller jusque sur le goudron !* hurle un ouvrier.

Un boy enduit de cambouis tente d'asséner un coup de clé à molette. Porta fait une embardée. Toute la place est maintenant électrisée. Des bras armés d'outils dominant la foule, s'agitent de façon menaçante. Un mécano pique un sprint pour rattraper la voiture, suivi par d'autres. Mais il est trop tard. La voiture a pris de la vitesse, monte sur le ruban d'asphalte, le goudron qui traverse la ville.

- *On l'a échappé belle,* soupire Porta.

- *On n'a pas intérêt à se pointer ici avant un moment.*

Nous sommes à peine hors de vue qu'un flottement à l'arrière nous informe que nous sommes à plat. Ce n'est pas un garagiste qu'il faudrait, mais un marabout, un sorcier ou un exorciste...

- *Heureusement que ça ne nous est pas arrivé sur la place... remarque Claude. On va voir si le pneu qu'on leur a donné à réparer tiendra jusqu'à Niamey.*

- *Etant donné ce qu'on les a payés, on serait mal venu de se plaindre,* remarque très judicieusement Porta.

- *Il a intérêt à tenir,* ajoute Mimi. *On en a plus d'autre. On aurait dû faire réparer les deux.*

Nous changeons de roue au pied d'un manguier, en espérant que personne ne rapportera l'incident au garage. Autrement, le patron et ses sbires seraient là en quelques instant, ce qui n'irait pas sans quelques problèmes pour nous.

La seconde nuit sur les routes est largement entamée. Nous sommes à moins de cent kilomètres de Niamey. Rien qu'à l'idée de retrouver sa petite amie, pour laquelle il a bravé deux interdictions de séjour, Claude plane déjà au septième ciel. Mimi aussi se laisse aller au sentimentalisme :

- *Quand François apprendra par où j'ai passé et tout ce qu'il nous est arrivé, il n'en reviendra pas !*

- *C'est encore loin ton pays ?* s'impatiente Porta.

- *On y arrive, on y arrive,* répond Claude.

La route file droit à travers des villages sans lumière, passe à proximité de huttes endormies.

- *Alors, insiste Porta, on arrive ?*

- *Tu vois les lumières là-bas ? C'est "L'Aviation", l'aéro-club de Niamey. C'est à dix kilomètres de la ville.*

Un camion se traîne poussivement devant nous.

- *Double moi ça,* ordonne Claude, *sinon on y sera encore demain matin.*

Porta déboîte.

Une pierre blanche comme de la craie, un énorme pavé ô combien visible dans les phares, venu d'on se sait où, est posé au beau milieu de la route.

Une terrible onde de choc secoue la voiture. C'est la septième crevaison.

La jante, le pneu, tout vient d'éclater contre la pierre. La voiture continue sur sa lancée, la roue voilée flottant et brinquebalant avec un bruit de casseroles, des lambeaux de caoutchouc éparpillés sur plusieurs mètres. Claude et Mimi sont atterrés.

- *C'est la poisse*, constate sobrement Porta.

- *Il l'a fait exprès ! Il l'a fait exprès pour retarder mes retrouvailles avec François*, pleure Mimi.

Le camionneur a eu la bonté de s'arrêter :

- *Si tout le train avant n'est pas faussé, vous avez de la chance.*

Il faut organiser le dépannage.

Porta restera avec la voiture, sa voiture, en attendant que Claude revienne avec une roue neuve. Cela risque de durer un certain temps.

Claude, Mimi et moi, nous montons dans le camion. Il nous dépose devant le parc du Grand Hôtel où Mimi avait retenu une chambre avant de partir.

Il est minuit, les rares clients sont défraîchis. Le bourdonnement omniprésent de la climatisation couvre des conversations feutrées. Je frissonne dans l'air en conserve. Un serveur a envie de me parler. Je dois lui paraître différent. Il a droit à un résumé succinct des jours qui ont précédé, au récit de l'incident près de l'Aviation. Une pensée pour Porta qui doit se morfondre seul dans sa voiture... Le serveur s'éclipse un instant, revient avec un grand café et des sandwiches :

- *C'est cadeau, pour la fatigue*, dit-il en déposant le plateau sur un guéridon.

En cinq minutes seulement, Mimi s'est refait une beauté. Claude est enfermé depuis un moment dans une cabine téléphonique ; il a l'air contrarié. Très contrarié. Il sort de la cabine, échange quelques mots avec Mimi. L'élue de son cœur ne l'a pas attendue. Pour elle, la deuxième expulsion de l'élue de son cœur était définitive. Elle ne l'avait pas attendu.

- *Je vais tout casser*, menace Claude.

Les flics de Niamey n'ont pas fini d'entendre parler de l'énergumène malfaisant.

Mimi m'invite à prendre la chambre de Porta, qui n'arrivera sans doute pas avant demain matin. Rien n'a été réservé pour Claude, qui ne tenait d'ailleurs pas à ce que sa présence soit trahie par une fiche de voyageur. Il ne peut pas loger chez lui, moins encore chez celle qui fut son amie, ni chez ses amis auxquels il

ne veut pas attirer d'ennuis. Il ne reste plus qu'à dormir dehors. Eventuellement chez une fille du quartier autochtone. Mais à cette heure, elles ne tiennent plus boutique...

Nous traversons le plateau désert, Claude et moi. Les bungalow en préfabriqué des coopérants se succèdent, entourées de gravier et d'arbrisseaux qui manquent d'eau. Les réverbèrent éclairent abondamment des rues désertes.

Nous descendons ensuite vers le fleuve Niger, vers le quartier du Yantala. Des maisons informes se soutiennent les unes les autres, dévalent vers les berges imprécises où l'eau clapote dans la nuit. Des chèvres aux cornes tordues et des vaches maigres broutent des morceaux de carton.

Je repère une dalle en ciment, vestige d'une habitation démolie. J'y déroule mon sac de couchage. Claude, qui n'a rien emmené pour dormir, s'assied contre un palmier à la ramure déchiqueté, méditant sur l'inconstance des femmes.

Claude n'arrive pas à trouver le sommeil, moi non plus. Il est trois heures du matin. Nous restons un long moment encore à suivre des yeux la danse erratique des lucioles qui luisent près du fleuve.

- Dis donc Bernard, tu crois que ça vaut le coup de faire tout ça pour des nanas ? Se taper la chaleur... les pannes... et tout le reste...

Dans ma tête, je suis déjà ailleurs, plus loin :

- Moi, quand je voyage, c'est pour rien. Pour personne.

